Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesdellivale02lac

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

IMPRIMERIE DE DOUBLET.

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO,

SUITE

D'ELLIVAL ET CAROLINE.

PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

La sensibilité fait tout notre génie.
PIRON, *Métromanie.*

LA SCIENCE.

TOME SECOND.

PARIS,

RAPET et Cie., Rue St.-André-des-Arcs, nº. 41.

1817.

LIBRARY

CHARLES D'ELLIVAL

ET

ALPHONSINE

DE FLORENTINO.

CHAPITRE XV.

La famille d'Ellival, la marquise d'Amance et Dulac passèrent quelque temps en Angleterre. Ils visitèrent ensuite les principales villes de l'Allemagne. Leur séjour à Paris fut plus long, et ce ne fut qu'après avoir parcouru les contrées les plus intéressantes de la Suisse, qu'ils arri-

vèrent en Italie. Pendant ce beau voyage, rien n'échappa à l'examen attentif de Charles et d'Adélaïde, dont le cœur et l'esprit étoient préparés depuis long-temps à recevoir, avec le plus de fruit possible, les résultats de nouvelles études et de nouvelles observations, et dont Ellival et Dulac savoient si bien faire naître et satisfaire la curiosité. Partout, d'ailleurs, où des maîtres habiles pouvoient ajouter à leurs talens ou à leur instruction, d'Ellival s'empressoit de leur en procurer des leçons assidues. Cette nombreuse et si intétéressante famille alla du Piémont dans le Milanais, à Venise, à Bologne, en Toscane, à Gènes, à Naples, et enfin à Rome qu'elle résolut d'habiter pendant long-temps. Partout, les monumens des arts et ceux de la nature furent les objets de leur admiration, et les hommes célèbres reçurent leurs hommages.

D'Ellival acheta, auprès de cette grande et belle ville de Rome, une maison de

campagne, où sa femme et la marquise d'Amance se plaisoient beaucoup; elle leur rappeloit les plaines riantes des environs de Hyères, et la vallée romantique de Saint-Laurent, où madame d'Amance et la comtesse étoient nées. D'Ellival la nomma la *Villa Caroline*; et, pour augmenter la douceur des souvenirs, et le plaisir de l'illusion, un ermitage qui figuroit celui de la Vierge de Hyères, bâti sur un monticule, une grotte taillée dans des rochers couverts de pins, une chaumière environnée de saules et de peupliers, et élevée sur le bord d'une jolie rivière, une petite maison située au milieu d'une prairie, et semblable à celle où Germain et Charlotte étoient nés, représentèrent bientôt aux yeux et au cœur de cette famille si bonne et si unie, des objets qui leur étoient bien chers. C'est dans cette paisible retraite que l'on célébroit, avec tant de bonheur, les jours de la naissance de tous ceux qui compo-

soient cette famille si aimante et les anniversaires de tout ce qu'ils avoient éprouvé d'heureux. Pourquoi furent-ils troublés, ce calme si touchant et cette félicité si pure?

LETTRE

De Caroline, comtesse d'Ellival, à la princesse Charlotte.

« Je vous ai déjà parlé, ma chère cou-
« sine, de la charmante maison de cam-
« pagne que mon mari a acquise auprès
« de Rome, et sur les bords du Téve-
« rone. Je ne puis pas en prononcer le
« nom, sans éprouver le plaisir de la
« reconnoissance. Il l'a nommée la *Villa*
« *Caroline*. Vous voyez, ma respectable
« amie, que sa Caroline lui est toujours
« chère. Nous avons passé l'été et l'au-
« tomne dans cet asile que nous aimons
« tant à habiter; nous nous croyions à
« Hyères, ou dans la vallée de Saint-
« Laurent.

« Nous voilà maintenant à Rome.
« Nous y avons reçu beaucoup de visi-
« tes. Deux dames recommandables par

« leur nom et leur fortune, ont paru,
« particulièrement, vouloir se lier avec
« nous ; l'une est la princesse de San-
« tangélo, et l'autre la marquise de Flo-
« rentino. La première m'a convenu tout
« de suite ; sa bonté, son esprit, sa dou-
« ceur, ses goûts, ses habitudes, tout
« m'a entraîné vers elle. Nous avons
« déjà l'une pour l'autre la même affec-
« tion et la même confiance, que si
« l'amitié nous unissoit depuis l'enfance.
« Notre attachement a été tout d'un
« coup, et sans que nous nous en soyons
« doutées, l'effet heureux d'un pen-
« chant mutuel, pour ainsi dire irrésis-
« tible, et auquel nous aurions été bien
« fâchées de chercher à nous soustraire ;
« et comme je savois qu'aucune dame
« de Rome n'etoit plus aimée ni plus vé-
« nérée qu'elle, cette sympathie a flatté
« mon amour propre, autant qu'elle m'a
« touchée. D'Ellival, ma mère et ma
« fille l'aiment déjà beaucoup, et nous

« ne négligerons rien pour que notre « société ne cesse jamais de lui être « agréable.

« Quant à madame de Florentino, je « l'ai vue avec plaisir; ses manières sont « séduisantes ; elle s'exprime avec grâce, « parle de la manière la plus propre à « justifier la réputation dont elle jouit, « de femme très-instruite et de beau- « coup d'esprit, sourit à tout le monde, « cherche à montrer de la bonté, de l'obli- « geance, de l'affection. Mais je ne sais « pourquoi sa société me plaît moins « qu'elle ne devroit me plaire; je ne lui ai « jamais vu un mouvement d'abandon; le « sourire ne va pas jusqu'à ses yeux qui « observent beaucoup plus qu'ils ne pei- « gnent le sentiment que sa bouche ex- « prime ; et quand elle entre dans mon « salon, elle me paroît trop savoir d'a- « vance ce qu'elle y fera et ce qu'elle « dira. J'aurai de la peine, je crois, à « bannir la réserve, la froideur et la gêne

« de notre société ; et d'Ellival et ma « mère, qui sont si bons juges, m'ont paru « penser comme moi sur son compte.

« Elle est venue chez moi avec sa « fille, mademoiselle de Salini, qu'elle « a eue d'un premier mariage. C'est une « belle demoiselle très-riche. Feu le « marquis de Florentino l'avoit substi- « tuée à deux jumeaux nés de sa pre- « mière femme, qui étoient très-jeunes « lorsqu'il est mort, et qui bientôt après « ont péri chez leur nourrice, victimes « d'un incendie qui a consumé la maison. « Madame de Florentino nous a déjà ra- « conté trois fois cet accident funeste, et « j'ai été bien étonnée qu'ayant autant « d'esprit, et parlant avec autant de faci- « lité, son récit ait toujours été répété « presque avec les mêmes paroles et les « mêmes gestes.

« Adélaïde a très-bien accueilli made- « moiselle de Salini, qui a répondu à « ses prévenances avec beaucoup de po-

« litesse, mais un peu froidement. J'ai « présenté mon fils à la mère et à la fille. « Madame de Florentino lui a beaucoup « parlé, l'a beaucoup questionné sur ses « études, sur ses voyages, sur ses plai- « sirs; et chacune de ces questions étoit « arrangée de manière à donner à Charles « la plus grande facilité de montrer, sans « paroître le vouloir, les heureux résul- « tats de son éducation. L'amour propre « de mon fils auroit dû en être flatté; je « ne sais cependant s'il s'est aperçu d'une « adresse ou d'une attention qui lui aura « déplu; mais ses réponses ont été cour- « tes, et ses manières très-réservées. « Constance (c'est le nom de mademoi- « selle de Salini) a paru lui plaire davan- « tage. Il s'est approché d'elle, et a causé « long-temps. Elle le regardoit beaucoup, « lorsqu'il n'avoit pas les yeux sur elle. « S'il commence à l'aimer, je serai sa « confidente. Il faut que je sache quel « est le caractère de cette jeune Constance

« et celui de sa mère. La princesse de « Santangélo pourra m'être très-utile à « ce sujet. Je compte déjà tout-à-fait sur « son amitié. Mais, mon Dieu ! est-ce que « je serois à la veille d'éprouver les grau- « des inquiétudes maternelles ?

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Le comte Godefroi d'Ellival, parent « de mon mari, et sa famille, sont établis « ici depuis bien des années ; mais ce n'est « que depuis quelques jours que sa femme, « son fils et lui, sont de retour d'un voyage « qu'ils ont fait dans leurs terres. Ils sont « venus nous voir, et nous nous sommes « empressés de leur rendre la visite. Je « crains que le comte Godefroi ne gé- « misse souvent de l'impossibilité où l'ont « mis les affaires importantes dont il a « été chargé, de s'occuper de l'éducation « de son fils. Ce jeune homme réunit à « une belle figure un esprit agréable, assez « d'instruction, et beaucoup de talens ; « mais on n'a pas besoin de s'entretenir « long-temps avec lui pour remarquer « combien les bons principes lui sont

« étrangers. On a déjà prévenu mon mari « que ses mœurs étoient très-mauvaises, « et nous avons cru devoir en informer « Charles et Adélaïde, dont nous sommes « d'ailleurs bien sûrs de la discrétion.

« La comtesse Godefroi est fille de feu « le vicomte de Saint-Elme, dont vous « n'avez que trop su, ma chère cousine, « la fin tragique, et qui a fait tant de mal « à mon excellente mère. Je la verrai « aussi peu que je le pourrai, et je crois « qu'elle ne sera pas très-fâchée de n'être « pas obligée de venir souvent chez moi. « Elle ne se plaît qu'au milieu des fêtes, « des plaisirs, des hommages rendus à la « beauté. Sa fortune étoit très-considéra- « ble; mais les dépenses excessives dans « lesquelles ses goûts et ses fantaisies l'ont « entraînée, ont beaucoup diminué ses « revenus. Je n'ai pas encore vu sa fille « Léopoldine, qu'on a laissée chez une « tante qui a désiré de l'avoir auprès d'elle « pendant quelque temps; mais, d'après

« ce qu'on m'a dit, il y a grande appa-
« rence que j'engagerai Adélaïde à avoir
« très-peu de relations avec elle. Je ne
« crois pas que Léopoldine soit un modèle
« que je souhaite que ma fille ait souvent
« sous les yeux. Tout ce qui peut intéresser
« mes enfans commence, ma chère cou-
« sine, à me donner bien du soin. J'étois
« bien plus tranquille à Hyères. Que puis-
« je craindre cependant avec le bon na-
« turel de mes enfans, leurs principes re-
« ligieux, leurs vertus, et la grande sa-
« gesse de leur excellent père?

« La marquise de Florentino est très-
« liée avec la comtesse Godefroi; Cons-
« tance est l'amie de Léopoldine. Il faut
« que je demande à la princesse de Sant-
« angélo ce que je dois penser de cette
« double liaison qu'on dit très-intime. La
« mère de deux enfans de l'âge de Charles
« et d'Adélaïde, ne doit négliger aucune
« précaution; mais, avant tout, j'en par-
« lerai à d'Elliyal. »

LETTRE

De Constance de Salini à Léopoldine d'Ellival.

« Combien ton absence me paroît lon-
« gue, ma chère Léopoldine, et qu'il
« me tarde de te revoir ! Je t'aurois
« écrit plus tôt, mais j'espérois, à chaque
« instant, apprendre ton retour. Il n'y a
« pas long-temps que j'ai fait un voyage
« avec ma mère. Nous avons passé quel-
« ques jours dans un village voisin des
« sources du Téverone. Nous avons fait
« de longues promenades dans de grandes
« forêts. Ma mère a voulu visiter un châ-
« teau ruiné, situé sur une montagne au
« milieu de ces bois, et qui, d'après les
« inscriptions et les armes que nous y
« avons vues sur des tombes, doit avoir
« appartenu à la famille de Florentino.

« Nous y avons fait, ma chère Léopol-
« dine, une rencontre bien singulière;
« nous y avons vu deux jeunes jumeaux,
« un garçon et une fille. Ils ont dit qu'ils
« étoient les fils d'un bûcheron qui habite
« dans la forêt. Ils ont été élevés par un
« ermite qui a disparu. Ils se ressemblent
« beaucoup, et sont beaux comme le
« jour. Le garçon, qui se nomme Jean,
« a une démarche si noble, qu'il m'étoit
« impossible de me persuader qu'il ap-
« partînt à une famille obscure. Il parle
« si bien, il s'exprime avec tant de grâce,
« il annonce une âme si sensible, que je
« ne pouvois m'empêcher de le regarder.
« Ma mère l'a beaucoup interrogé, et
« je ne sais pourquoi elle a éprouvé, en
« lui parlant, un trouble, une inquiétude,
« et même une colère qu'elle a eu bien
« de la peine à cacher. J'ai voulu lui faire
« quelques questions à ce sujet, lorsque
« nous avons été de retour au village; mais
« elle m'a imposé silence avec beaucoup

« de sécheresse, et même avec une dureté « dont je n'avois jamais été l'objet.

« Pendant que Jean répondoit à ma « mère, le son de sa voix m'enchantoit. « Il tenoit sa sœur embrassée. Il paroît « l'aimer beaucoup. J'aurois voulu être « sa sœur.

« Depuis cette aventure, je ne m'endors « guère que je ne le voie devant moi, « beau, aimable, mais fier. Je lui parle, « il me répond; mais le son de sa voix est « bien plus doux lorsqu'il parle à sa sœur. « Est-ce que je ne le reverrai réellement « jamais? Mais, quand je devrois le revoir, « serois-je plus heureuse? Le fils d'un « bûcheron. — Et d'ailleurs il m'a bien « regardée, et même avec attention; mais « aucun de ses regards ne m'a dit qu'il « me trouvât belle. Ah! ma chère Léo- « poldine, pourquoi n'est-il pas ton frère? « Je ne veux plus penser à lui. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Ma chère amie, ce n'est plus de Jean
« que je te parlerai. Combien je m'etois
« méprise sur l'intérêt qu'il m'avoit ins-
« piré ! J'ai vu ton parent le comte Charles;
« il m'a long-temps entretenue, il m'a
« parlé avec une politesse extrême ; com-
« bien sa voix me paroissoit affectueuse et
« tendre ! Il me sembloit que ses yeux
« cherchoient à me dire combien il étoit
« frappé de ce que les jeunes gens appel-
« lent ma beauté. C'est un des plus beaux
« hommes et des plus aimables que l'on
« puisse voir. Ton frère a de bien grands
« talens ; mais ceux de Charles sont encore
« au-dessus. Quelle grâce il avoit en dan-
« sant ! Ma mère paroît contente toutes
« les fois qu'il s'approche de moi. Hier

« matin, elle m'a fait pendant long-temps « son éloge. — C'est un jeune homme « accompli, m'a-t-elle dit, d'un beau « nom, d'une grande fortune; une femme « sera bien heureuse avec lui. — Et elle « m'a embrassée. J'ai rougi, et ma mère « m'a embrassée encore.

« Demain nous devons aller à un grand « bal où toute la famille de Charles doit « se trouver. Je serai bien empressée de « t'écrire. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Que ma lettre va être différente, ma « chère Léopoldine, de celle que j'espérois « t'adresser! Plains ton amie; combien elle « s'étoit abusée! Je croyois que Charles « m'aimoit; j'étois déjà bien heureuse. Il « ne m'a témoigné que de la politesse; il « n'a eu pour moi que cette prévenance « qu'un jeune homme, aussi bien élevé « que ton parent, témoigne à toutes les « femmes auprès desquelles il est admis, « et à laquelle le bon ton des manières, « la douceur de la voix, la sensibilité du « caractère, peuvent donner une appa- « rence affectueuse, trop semblable à l'ex- « pression d'un sentiment que je croyois « avoir fait naître. J'avois pris cette poli- « tesse, cette prévenance pour de l'amour.

« Combien j'ai été détrompée dans ce bal
« où je devois le revoir! Il a eu les mêmes
« égards, la même attention, la même
« politesse pour tant d'autres femmes!
« Oh! je n'ai plus d'illusion, je n'ai plus
« d'espérance. Il a dansé avec moi; mais
« avec qui n'a-t-il pas dansé? Tout le
« monde avoit les yeux sur lui; les fem-
« mes surtout n'ont cessé de le regarder;
« dans tous les coins de la salle, on vantoit
« son air, sa grâce si simple, si noble et
« si modeste, cette envie de plaire que
« tempère, avec tant de charme, la crainte
» d'importuner, l'embarras aimable que
« paroît lui donner l'attention flatteuse
« qu'on lui témoigne, le désir qu'il vou-
« droit en vain cacher, de chercher ce
« qui peut être le plus agréable à ceux
« qui l'entourent. Je ne l'ai pas perdu un
« moment de vue. J'ai cru un instant
« qu'il montroit pour mademoiselle.....
« une préférence particulière; mais mes
» soupçons à ce sujet ont été bientôt dis-

« sipés. Il revenoit souvent auprès de sa « sœur qu'il aime beaucoup. Nos jeunes « gens s'empressoient autour d'elle ; mais « ce triomphe m'occupoit peu, je ne voyois « que lui. Au moins son cœur est encore « libre ; heureuse celle qui le touchera ! »

LETTRE

De Léopoldine d'Ellival à son frère le comte Rodolphe.

« J'espère te revoir bientôt mon cher « frère. Ma tante ne paroît pas désirer de « me garder, plus que moi de rester au- « près d'elle. Tu dois avoir vu plusieurs « fois ton parent le comte Charles. Cons- « tance m'a beaucoup écrit à son sujet. Il « paroît que le succès de ce beau cousin « a été complet dans toutes les sociétés « de Rome où il a paru. Quelle gloire « pour celle à qui il rendra les armes ! « On dit que sa sœur est aussi fort belle « et fort aimable ; elle sera fort riche. « Tu devrois songer à lui plaire. Lie-toi « beaucoup avec Charles. Conduis-le sou- « vent chez ma mère. Je suis impatiente « de juger par moi-même de la réputation

« dont il jouit déjà. Constance a cru un « moment lui avoir inspiré un sentiment « très-tendre; mais il n'aime encore per- « sonne. Il faudra bien plus que la beauté « de Constance pour conquérir son cœur. « Dès que je serai de retour à Rome, en- « gage-le à venir voir sa cousine; mais « que je sois avertie plusieurs heures d'a- » vance. Mon frère, n'oublie pas de me « faire prévenir plusieurs heures d'avance, « entends-tu ? »

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte.

« Pendant que nous étions dans la « *Villa Caroline*, Germain et Charlotte « ont fait connoissance avec un respecta- « ble cultivateur qui se nomme Valti, et « qui a été pendant long-temps attaché à « la maison de Florentino. Il a chez « lui un jeune homme, nommé Michel, « qui est son parent, et qui est le fils « de ce Fréderic qui avoit voulu m'é- « pouser, lorsque n'ayant encore d'autre « nom que celui de Caroline Desormes, « je recevois auprès des bords du lac de « Neufchâtel, et de l'excellente famille « de Thérèse, une hospitalité si tou- « chante. Thérèse avoit écrit à ses en- « fans d'aller voir Valti et Michel. J'a-

« vois aussi reçu à ce sujet une lettre « de Thérèse, et je conduisis plusieurs « fois moi-même Germain et Charlotte « chez le bon Valti. Michel, qui est aussi « un peu parent de Thérèse et de Char- « lotte, est un très-beau garçon, fort « sage, fort laborieux, habile, riche, et « que Valti traite comme son fils. Char- « lotte plut beaucoup à Michel, et « Michel à Charlotte. Thérèse l'avoit « prévu et désiré. J'en parlai à Valti, « ainsi qu'aux deux jeunes gens, et nous « fûmes tous bientôt d'accord. Dans « quelques mois ils seront unis, et j'ar- « rangeai tout avec d'Ellival, pour que « le mariage de Charlotte ne privât pas « ma fille d'une compagne qu'elle aime « tendrement, et dont elle ne pourroit « pas se passer; Michel sera de la fa- « mille, comme Charlotte.

« Peu de jours après que tout fut dé- « cidé à la grande satisfaction des deux « amans, je lisois dans un bosquet de

« la *Villa*, lorsque je vis venir à moi
« Germain avec l'air de désirer beaucoup
« et cependant de craindre de me parler.
« Je le fis approcher. Son embarras aug-
« menta. Je crus même voir dans ses
« yeux une grande inquiétude. J'en fus
« d'autant plus touchée qu'il ressemble à
« Gervais, et que son émotion me rap-
« pela des momens de ma jeunesse, dont
« souvenir me sera toujours bien cher.
« — Qu'avez-vous, mon enfant? lui dis-
« je en lui tendant la main et en vou-
« lant le faire asseoir auprès de moi. —
« Il s'attendrit; et, au lieu de s'asseoir,
« il se jeta à mes genoux. — Madame la
« comtesse, Thérèse est bien loin de
« moi; vous m'avez toujours servi de
« mère; je ne puis m'adresser qu'à vous.
« Pardonnez-moi la liberté que je prends;
« mais vous aimez tant Germain! il y va
« du bonheur de sa vie. — Je le relevai;
« je le rassurai de mon mieux. — Parlez
« mon enfant; parlez sans crainte; et si

« votre bonheur dépend de moi, vous « ne serez pas malheureux. — Il hésitoit « encore ; mais enfin, en rougissant et « en baissant les yeux, il se détermina à « parler. — Madame, je suis allé souvent « chez le bon M. Valti ; vous nous y « avez conduits vous-même, madame « la comtesse ; j'y ai vu mademoiselle « Pauline ; vous savez combien elle est « bonne, sage, vertueuse, attachée à « son père. Combien de fois elle m'a « parlé, en pleurant, de la mère qu'elle a « perdue, et qu'elle cherche à remplacer « auprès de Valti par les soins de la « meilleure des filles ! Elle sera une bien « bonne femme ; je n'ai pu la voir, sans « croire voir Thérèse encore de son âge, « et à l'instant j'ai senti que je l'aimois « et que je l'aimerois toute ma vie. Je « ne puis être heureux qu'avec elle. Pau- « line doit être pour Germain, comme « Thérèse pour Gervais..... Mais, elle « sera bien riche, mademoiselle Pauline ;

« elle sera peut-être trop riche pour Ger-
« main. Je n'ai pas osé parler de mon
« amour à M. Valti. Je viens implorer
« votre amitié. Et d'ailleurs Thérèse n'est
« pas ici ; c'est vous qui êtes ma mère,
« c'est de vous que dépend mon sort, ou
« plutôt ma vie. Avant de me répondre,
« daignez penser à Thérèse et à Gervais.
« —Et mon enfant, Pauline, sait-elle que
« vous l'aimez? — Oui, madame. — Et
« Pauline vous aime-t-elle? — Oui, ma-
« dame ; mais elle m'a dit qu'elle ne me
« permettroit de lui reparler de mon amour
« que lorsque j'aurois eu le consentement
« de son père.—Tranquillisez-vous, mon
« enfant, j'espère que vous serez content.
« — Il me remercia avec une effusion de
« cœur bien difficile à décrire, me baisa
« la main, et se retira transporté de joie,
« et en me disant qu'il donneroit mille
« fois sa vie pour moi.

« J'en parlai à d'Ellival et à Valti, et
« j'écrivis à Thérèse. Je viens de recevoir

« la réponse de cette bonne mère. Elle « est enchantée, ainsi que Gervais, du « mariage de son fils avec Pauline. Elle ne « désire plus que d'embrasser ses quatre « enfans. J'ai communiqué sa lettre à « d'Ellival, et tous les deux nous sommes « allés la porter à Valti. Il nous a témoi- « gné la plus vive reconnoissance, est « allé chercher sa fille, et m'a priée de « mettre la main de Pauline dans celle de « Germain. La belle Pauline, en rougis- « sant beaucoup, a sauté au cou de son « père; elle vouloit se jeter à nos genoux; « nous l'avons serrée dans nos bras, et « nous lui avons présenté Germain qui « l'a embrassée, et paroissoit au comble « du bonheur.

« Il a été convenu que Germain épou- « seroit Pauline le même jour où Char- « lotte seroit unie avec Michel; que « Germain ne quitteroit jamais Charles; « que Pauline seroit toujours avec nous, « et nous nous sommes empressés, d'El-

« lival et moi, d'aller informer nos enfans
« d'un nouvel arrangement qui devoit
« leur causer presque autant de satisfac-
« tion qu'aux enfans de Thérèse et à ceux
« de Valti. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Nous venons de voir arriver à Rome « le baron Adolphe de Lisberg. C'est un « des plus anciens amis de mon mari, qui « a toujours eu pour lui beaucoup d'estime « et un tendre attachement. Il a une très- « grande affection pour mes enfans qui « déjà l'aiment beaucoup ; il ne veut plus « se séparer de nous, et nous en sommes « ravis.

« Vous allez me gronder, ma chère « cousine, et trouver que je prévois les « malheurs de bien loin ; mais il faut bien « cependant que je fasse part à mon ex- « cellente amie de tout ce qui peut ré- « pandre quelque nuage sur le bonheur « dont je jouis. Adélaïde, cette enfant « si digne de toute ma tendresse, com- « mence à perdre de sa gaîté ; elle devient

« pensive ; elle me parle souvent du con-
« tentement de Charlotte et de celui de
« Pauline, dans l'heureuse attente où elles
« sont de leurs prochains mariages ; son
« âme est si sensible ; elle commence, je
« le crains, à éprouver, sans s'en douter,
« le besoin d'aimer. Je suis et je serai tou-
« jours sa confidente. Je suis sûre que ce
« qu'elle ressent n'est encore qu'un sen-
« timent vague et sans objet : son cœur
« n'a encore distingué personne ; mais
« puisse-t-elle ne faire qu'un choix digne
« d'elle ! Je la connois ; une erreur à ce
« sujet pourroit la rendre bien malheu-
« reuse. Et combien seroit à plaindre la
« mère de cette bonne Adélaïde ! J'en ai
« parlé à son père ; il l'aime autant que
« moi ; mais il a plus de raison. Il ne m'a
« pas paru partager mon inquiétude. Le
« caractère de ma fille, ses vertus, son
« discernement, son attachement pour
« nous, ne lui permettent à cet égard
« aucune crainte. Qu'il me tarde, ma

« chère cousine, que ce temps d'épreuve
« soit passé ! Il sera bien long pour le
« cœur d'une mère. Les assiduités du
« comte Rodolphe me déplaisent ; je ne
« crois pas cependant que ma fille ait en-
« core la plus légère inclination pour lui.
« Ma chère Adélaïde, puisse-tu être aussi
« heureuse que tu le mérites ! Vous voyez,
« ma chère cousine, combien je compte
« sur votre amitié. »

CHAPITRE XVI.

Madeleine s'étoit empressée de faire connoître à Valti la rencontre que les jumeaux avoient faite, dans les ruines, de la dame que les réponses de Jean avoient tant irritée, le départ de l'ermite, celui de la dame Blanche, et le grand danger que les jumeaux lui paroissoient courir. Valti est frappé de terreur. Il questionne Jean et Marguerite sur tout ce qui leur est arrivé. Il ne doute pas que ce ne soit la marquise de Florentino qui ait visité les ruines, qu'elle n'ait reconnu les jumeaux, qu'on ne vienne bientôt les enlever de la cabane de Thadée, que leurs jours ne soient menacés, et qu'il ne soit extrêmement pressant de les dérober à la

poursuite criminelle de la marquise. Il ne sait d'abord quel parti il doit prendre. Il cache cependant son trouble, pour ne pas ajouter aux alarmes de Madeleine; il se recueille, se promène seul un moment, se décide, et revient dans la cabane.

Il rassure, autant qu'il le peut, Madeleine et sa famille, leur fait sentir la nécessité d'éloigner, pendant quelques jours, les enfans de l'habitation de Thadée, promet solennellement de les ramener bientôt à Madeleine, répond de leur sûreté, insiste pour son prompt départ avec ce dépôt si précieux. Madeleine ne sait à quoi se résoudre; elle embrasse ses jumeaux, pleure sur eux, les presse contre son sein maternel; son cœur se déchire; elle mourra si on les sépare d'elle. Jean et Marguerite, étonnés, attendris, désolés, ne veulent pas quitter leur mère; ils s'écrient qu'on leur arrachera la vie, avant de les emmener. Valti sent son cœur brisé; la douleur de Madeleine, celle de

la famille, celle des jumeaux, le mettent au désespoir; mais le temps presse; encore quelques instans, et les jumeaux sont perdus; il montre à Madeleine les satellites de la dame irritée près d'arriver. — « Voulez-vous voir ces enfans immolés « dans vos bras? » — Elle frémit, les écarte elle-même de son sein, presse leur départ, les suit jusque sur le seuil de la porte, hâte leurs pas, hâte encore davantage, par ses vœux, leur retour. — « Allez, « mes enfans, que Dieu veille sur vous! « bientôt vous reverrez votre Madeleine. » — Valti donne la main aux jumeaux consternés, les emmène, les encourage. — « O ma mère, s'écrient-ils, pensez à vos « enfans, bientôt nous vous reverrons. « Adieu, Thadée, adieu, Anna, adieu, « Victor; ô ma mère, pensez à vos en- « fans! » Et ils fondoient en larmes, et ils s'en alloient leurs yeux toujours fixés et leurs bras tendus vers Madeleine et sa famille; et Madeleine ne voyoit, n'enten-

doit plus rien. Victor, Thadée, Anna la soutenoient. Que leur douleur étoit amère!

Valti conduit Jean et Marguerite aux limites de la forêt; ils s'y reposent dans une auberge, se remettent bientôt en route, prennent des chemins détournés, vont pendant toute la nuit, et se trouvent aux environs de Palestrine. Ils aperçoivent de loin, sur une hauteur écartée, le château de Santangélo. Il appartenoit à la princesse de ce nom. Le concierge, digne d'être au service de cette excellente princesse, se nommoit Marco; c'étoit un honnête vieillard, ami intime de Valti, et retiré dans cet asile respectable avec sa vieille épouse.

Valti, qui connoissoit leur probité, leur discrétion, et leur confiance en lui, prévient Jean et Marguerite qu'ils doivent passer pour ses enfans, et prend avec eux la route du château. Ils arrivent au moment où l'estimable concierge alloit sortir pour faire dans les champs voisins sa vi-

site accoutumée. Dès que sa femme et lui aperçoivent Valti, ils vont avec joie vers leur ancien ami, se félicitent de le revoir, et s'empressent de le faire entrer dans leur logement. Valti les prend en particulier, leur révèle la naissance de Jean et de Marguerite, qui se croient fils de Victor et de Madeleine, leur raconte leur histoire, leur parle du danger qui les menace, leur demande de les garder chez eux comme s'ils étoient ses propres enfans, jusques au moment où leurs parens et les amis de leur famille pourront leur rendre leur nom et leurs droits, ou jusqu'à celui où il pourroit être forcé de les éloigner encore davantage de la cabane de Thadée, pour leur procurer une retraite plus sûre. Le concierge et sa compagne promettent à Valti la plus grande discrétion, l'assurent que les jumeaux seront l'objet de leurs soins les plus assidus; et, bien sûrs que si la princesse est un jour instruite de ces soins, elle s'empres-

sera de les approuver, ils reviennent avec Valti vers Jean et Marguerite, les traitent comme les fils de leur ami, ou plutôt comme les leurs, leur témoignent le plus grand intérêt, et les conduisent dans la chambre qu'ils doivent occuper à côté de la leur.

Valti ne veut pas trop prolonger son séjour au château de Santangélo. Cependant il ne peut refuser au concierge de rester jusques au lendemain.

Après leurs premiers entretiens, le concierge et sa femme conduisirent Valti et les jumeaux dans les différens appartemens du château. Ils avoient été magnifiques, ils étoient encore beaux, et conservés avec soin. Le concierge se plaisoit à faire remarquer ceux que la princesse paroissoit préférer, lorsqu'elle venoit visiter l'ancienne demeure de ses pères. — « Elle « vient souvent nous voir, cette excellente « dame. Voilà la salle où elle mange. Ce « salon est celui dans lequel elle reçoit ;

« la vue en est superbe, et il est voisin de « la grande galerie dans laquelle elle aime « d'autant plus à se promener, qu'elle y « a fait placer les portraits de son père, « de sa mère, et d'un grand nombre d'au- « tres personnes de sa famille. Mais cette « chambre solitaire, et dont les fenêtres « donnent sur ce bois et sur ces rochers, « est la pièce où elle passe le plus de « temps. Elle s'y renferme quelquefois « pendant plusieurs heures. C'est dans « cette bergère qu'elle s'assied; c'est sur « cette table qu'elle écrit; c'est principa- « lement ici qu'elle s'occupe de tous les « bienfaits qu'elle répand. Puisse le ciel « la conserver long-temps! Elle est sur la « terre l'image de sa bonté. »

Jean, apercevant en face de la cheminée une petite porte, essayoit de l'ouvrir. — « Vous ne parviendrez pas à la faire céder « à vos efforts, lui dit le concierge, nous « n'en avons jamais eu la clef, et l'on ne peut « l'ouvrir qu'en faisant jouer un ressort

« que la princesse seule connoît. » — Cet obstacle ne fit qu'augmenter la curiosité de Jean et celle de Marguerite ; mais ils respectèrent les intentions de la princesse, et cessèrent leurs tentatives. La femme du concierge ayant emmené Valti dans la chambre voisine : — « On dit que ce ca-« binet secret, dans lequel nous ne som-« mes jamais entrés, renferme le portrait « de celui qui avoit obtenu le cœur de la « princesse, et à qui elle vouloit donner « sa main. Une ancienne et terrible ini-« mitié de famille y mit des obstacles que « les deux amans ne purent pas parvenir « à vaincre. La princesse faillit à mourir « de chagrin. Elle n'a jamais depuis voulu « se marier. On croit que celui qu'elle « aimoit est mort depuis bien des an-« nées. »

Le lendemain, Valti se leva de bonne heure, promit aux jumeaux de venir bientôt les revoir, les exhorta à suivre les conseils du concierge et de sa femme,

leur dit d'avoir toute confiance en Dieu, prit congé de ses vieux amis, leur recommanda de nouveau son fils et sa fille, et partit pour sa demeure ordinaire.

CHAPITRE XVII.

Le baron de Lisberg et Dulac qu'il avoit engagé à l'accompagner, parcouroient sans suite les environs de Rome et des villes voisines de cette capitale, recherchant avec soin, et examinant avec attention tout ce qui pouvoit être digne de leur curiosité. Ils étoient venus à Palestrine; et, ayant vu de loin, dans leurs courses, le grand et beau château de Santangélo, ils s'étoient empressés d'y arriver, et de demander la permission d'en visiter l'intérieur. Le concierge les conduisit, et ils parcoururent les divers appartemens du château avec d'autant plus de plaisir, qu'ils venoient d'apprendre, par le concierge, qu'ils étoient chez la

princesse de Santangélo. Ils l'avoient vue chez la comtesse d'Ellival, et elle leur avoit inspiré une grande vénération.

La femme du concierge l'appela ; Dulac et Lisberg allèrent dans les jardins : ils y rencontrèrent Jean et Marguerite que Marco croyoit dans un bois voisin où les jumeaux se plaisoient d'autant plus qu'il leur rappeloit les environs de la cabane de Thadée. Ils furent frappés de leur beauté, de leur démarche, de leur air d'intelligence et de bonté. — « Comment « vous nommez-vous, mon enfant? dit le « baron. — Jean, monsieur. — Et made- « moiselle? — Elle se nomme Margue- « rite. — Est-ce votre sœur?—Oui, mon- « sieur, nous sommes jumeaux. — Votre « ressemblance est frappante ; votre père « est-il ici? — Non, monsieur ; nous « sommes venus passer quelques jours « chez l'ami de notre père, le concierge « de ce château. — Et, comment nom- « mez-vous votre père? — Étienne. — Il

« n'a pas d'autre nom ? quel est son état ?
« demeure-t-il aux environs de Rome ? —
Jean ne savoit que répondre. Marguerite s'inquiétoit ; mais cependant Jean, sans hésiter plus long-temps : — « Nous l'i-
« gnorons, monsieur ; ma sœur et moi,
« nous avons été élevés chez un autre
« ami de notre père qui demeure loin
« d'ici, et nous ne connoissons, relative-
« ment à notre famille, que ce qu'a bien
« voulu nous en dire cet excellent père
« qui a toujours eu un si grand soin de
« nous. Tout ce que nous savons, c'est
» qu'il est cultivateur et qu'il est veuf
« depuis long-temps. » — Lisberg et Dulac, étonnés de la manière dont Jean venoit de leur répondre, ne voyoient les jumeaux qu'avec un intérêt toujours croissant. Ils se regardèrent, devinèrent aisément le désir qu'ils avoient l'un et l'autre de mieux connoître ce qui pouvoit concerner deux personnes si jeunes, si belles, et qui paroissoient annoncer une nais-

sance bien différente de celle d'un fils et d'une fille d'un simple cultivateur ; mais leur délicatesse ne leur permit aucune question nouvelle ; et, saluant avec autant d'affection que de politesse Jean et Marguerite, ils s'avancèrent vers le concierge qui venoit les rejoindre, continuèrent et terminèrent bientôt la visite du parc, et reprirent le chemin de Palestrine.

Dès que Dulac et le baron de Lisberg furent de retour à Rome, ils s'empressèrent d'entretenir d'Ellival, la comtesse Caroline et la marquise d'Amance, de ce qu'ils avoient observé pendant la tournée qu'ils venoient de faire, et particulièrement de ce qu'ils avoient vu dans le château de Santangélo, et des deux jumeaux qu'ils y avoient rencontrés dans les jardins. Charles et Adélaïde étoient présens. Ils partagèrent bien vivement l'intérêt que le récit de Lisberg et de Dulac fit naître, en faveur de Jean et de Marguerite, dans l'âme de leurs parens. Ils furent bientôt

tous convaincus, ainsi que Dulac et le baron, que Jean et Marguerite ne portoient que des noms supposés; que de grands dangers les menaçoient peut-être, et que n'ayant, pour y échapper, que les soins et la prévoyance d'un simple cultivateur, il leur seroit bien difficile de ne pas y succomber. — « Si nous parvenions « à découvrir leur véritable position, di- « soit Dulac, on pourroit peut-être arra- « cher au malheur ces innocentes victi- « mes. »—Leur bon cœur les décida à ne rien négliger pour connoître tout ce qui pouvoit concerner les jumeaux. Ils voulurent d'abord en parler à la princesse; mais leur respect pour elle, leur délicatesse naturelle, et la crainte de nuire à Jean et à Marguerite, en parlant trop tôt de leur sort, en divulguant sans le vouloir leur séjour actuel, et en attirant sur eux une attention qui pouvoit devenir funeste, leur fit préférer de commencer par visiter le château de Santangélo, sous

le prétexte de jouir de sa belle vue, et de parcourir ses beaux jardins.

Quelques jours après ils partirent en effet pour Palestrine, y laissèrent leurs gens, et allèrent seuls au château de la princesse. Jean et Marguerie en étoient absens depuis le matin ; ils ne devoient quitter que le soir le bois situé hors du parc, et dans lequel ils aimoient à passer une grande partie de leurs journées. Marco n'ayant aucune appréhension à leur sujet, ne fit aucune difficulté pour laisser voir l'intérieur du château et les jardins à la famille d'Ellival. Il leur ouvrit même les portes des appartemens, avec d'autant plus de plaisir qu'il reconnut Dulac et le baron, qui l'avoient traité avec beaucoup de politesse lors de leur première visite.

Le comte d'Ellival, sa femme, sa belle-mère, ses enfans et ses deux amis, suivoient le concierge, examinoient avec curiosité, ou avec complaisance, tout ce qu'il leur montroit, mais ne cessoient de

chercher des yeux les jumeaux, dont les intérêts étoient le véritable objet de leur voyage, et n'osoient cependant parler d'eux à Marco. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent achevé de visiter les bosquets, que n'apercevant nulle part Jean et Marguerite, et ne trouvant pas encore de prétexte pour prolonger leur séjour dans le château, ils se décidèrent à questionner le concierge à leur égard. — « Monsieur « Marco, dit Dulac, que sont devenus « les deux aimables jumeaux que nous « avons rencontrés dans ces jardins, mon- « sieur le baron et moi, lorsque vous « nous y avez introduits, il y a quelques « jours, et qui nous ont dit qu'ils étoient « les enfans d'un de vos amis? — Marco se troubla, mais tâchant de cacher l'inquiétude qu'il commençoit d'éprouver: — « Ils sont partis ce matin, monsieur, pour « une course assez longue. — Doivent-ils « revenir aujourd'hui? — Je ne le crois « pas, monsieur; je ne m'attends à les voir

« que demain. — Leur père demeure-t-il « loin d'ici? — A quelques lieues, mon- « sieur. » — Dulac alloit continuer ses questions ; mais l'embarras du concierge devenoit à chaque instant plus grand ; et, consultant ses amis des yeux, Dulac cessa de parler des jumeaux. Les voyageurs demandèrent cependant de pouvoir se reposer, pendant quelque temps, sur des bancs de gazon dont ils étoient très-près ; et le concierge leur ayant proposé des rafraîchissemens, qu'ils acceptèrent, les laissa seuls, pour aller chercher ce qu'il venoit de leur offrir.

CHAPITRE XVIII.

JEAN et Marguerite ne s'étoient pas contentés de se promener dans leur bois favori ; mais, entraînés par la beauté de la journée hors de cet asile, et ne croyant pas que, mis aussi simplement qu'ils l'étoient, ils pussent être l'objet d'une attention particulière, ils oublièrent les recommandations de Marco. Ils s'avancèrent dans la campagne ; ils traversèrent des champs, des prairies, passèrent sur un pont, et se trouvèrent auprès d'un village. Une maison petite, mais propre et agréable, étoit située au milieu d'un jardin terminé par un verger et par un bosquet de platanes qu'arrosoit une jolie rivière. Des arbustes touffus et fleuris environnoient le bosquet, dans lequel on pouvoit entrer

par une grille qui, dans ce moment, étoit ouverte. La beauté des arbres, la fraîcheur de l'ombre, l'éclat des fleurs, et le chant des oiseaux qui habitoient sous ces dômes de verdure, engagèrent les jumeaux à entrer dans le bosquet embaumé. A peine y avoient-ils fait quelques pas, qu'ils tressaillirent; ils venoient d'entendre, auprès du sentier qu'ils suivoient, deux voix qui leur étoient bien chères; ils vont droit au berceau où ils supposent ceux dont les accens les émeuvent si fortement. Quelle ne fut pas leur joie, lorsqu'ils reconnurent le père Ambroise, et la dame Blanche des ruines! Ils se jetèrent dans les bras qu'Ambroise et Lucie s'empressèrent de tendre vers eux; et, au milieu de cette réunion tant désirée, quelles marques d'affection ils se donnèrent, et combien les mots interrompus que leur inspiroient leur surprise, leur tendresse, leur bonheur, étoient loin de pouvoir exprimer tout ce qu'ils ressentoient! Ambroise et Lucie

informèrent les jumeaux de l'union sainte à laquelle ils devoient les jours les plus heureux ; et, leur ayant fait raconter tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur dernière et si touchante entrevue, quelle crainte nouvelle n'éprouvèrent-ils pas pour Jean et Marguerite ! Ils crurent plus que jamais que Jean et Marguerite n'étoient pas les petits-fils de Thadée ; ils pensèrent que la dame, dont les menaces avoient tant effrayé Madeleine, pouvoit bien être la marquise de Florentino ; ils soupçonnèrent, avec une satisfaction bien vive, que les jumeaux, fils de leur neveu et de leur nièce, étoient ces enfans qu'on avoit cru dévorés par les flammes ; ils les couvrirent de nouvelles caresses ; mais, ne se communiquant leurs pensées et leurs sentimens que par des regards qu'eux seuls pouvoient comprendre, et ne voulant pas les révéler encore à Jean ni à Marguerite, ils ne leur parlèrent de leur inquiétude que d'une manière vague, ne

leur promirent l'assistance la plus tendre, et ne leur recommandèrent la plus grande discrétion et les précautions les plus assidues, que comme les amis les plus affectionnés.

Les jumeaux étoient cependant plus que jamais les fils de leur adoption. Il ne restoit plus qu'eux d'une famille qui leur avoit été si chère. Ils représentoient tout ce qu'ils avoient aimé; ils réunissoient tous les droits sur leurs cœurs, des amis les plus tendres, et des parens les plus proches. Ils leur rappeloient les pertes cruelles qu'ils avoient faites; mais ils les réparoient; ils remplaçoient ceux qui leur avoient été ravis; ils avoient les traits, l'esprit, les vertus de leurs pères. — « Ils « sont de notre sang, disoient intérieure- « ment Amédée et Aurore, ils sont nos « enfans, ils sont nous-mêmes. » — Ils s'oublioient tous les quatre dans leurs doux entretiens; et, pendant que les jumeaux goûtoient le plaisir si grand, si pur et si

inattendu, de se retrouver dans la retraite paisible et fortunée d'Amédée et d'Aurore, le soleil commençoit à baisser. La tendresse d'Aurore, inquiète et prévoyante comme celle d'une mère, en fait apercevoir Jean et Marguerite. Elle craint qu'en étant plus long-temps éloignés du château, ils ne s'exposent à quelque nouveau péril; elle les engage à revenir les voir, leur indique les jours, les heures, les chemins qu'ils devront choisir pour arriver plus sûrement dans leur asile, mais elle ne veut pas qu'ils retardent plus longtemps leur départ. Elle les accompagne, ainsi qu'Amédée, jusqu'auprès du bois favori des jumeaux; elle leur renouvelle ses conseils, ses recommandations. — « Ayez confiance en Dieu, leur dit-elle, « il n'abandonne jamais l'innocence; mé- « ritez, par vos vertus, par votre résig- « nation, par votre constance, par votre « discrétion, que le ciel vous protège et « vous rende bientôt à vos parens. » —

Le souvenir de Madeleine et de Victor attendrit à l'instant Jean et Marguerite; ils se serrent l'un l'autre dans leurs bras fraternels, comme s'ils vouloient se prêter un mutuel secours contre l'orage; et, leurs sanglots ne leur permettant plus de parler, ils baisent les mains d'Ambroise et de Lucie, se séparent d'eux avec peine, s'enfoncent dans le bois, et n'en sortent, pour se rendre au château, que lorsque leur douleur est un peu calmée, et que les traces de leur attendrissement sont effacées.

Amédée et Aurore reviennent au milieu de leurs bocages; leurs jardins ont acquis un grand charme pour eux; ils y ont vu et ils espèrent d'y revoir bientôt leurs jumeaux adoptifs.

LETTRE

De la comtesse d'Elival à la princesse Charlotte de.....

« Je vous ai déjà parlé, ma chère cou-
« sine, du projet que nous avions formé,
« d'après un récit plusieurs fois répété du
« baron de Lisberg et de Dulac, d'aller
« visiter le château de Santangélo, et de
« tâcher d'y voir deux jeunes jumeaux qui
« avoient inspiré le plus grand intérêt à
« nos amis. Nous avons, il y a quelques
« jours, exécuté ce projet. Les jumeaux
« étoient absens du château, lorsque nous
« y sommes arrivés; et, malgré tous les
« prétextes que nous avions trouvés pour
« prolonger notre visite dans les nom-
« breux appartemens, et notre prome-
« nade dans le parc, nous allions repartir,
« sans avoir pu atteindre au véritable
« objet de notre voyage, lorsque Jean et

« Marguerite sont revenus d'une longue « course qu'ils venoient de faire.

« Nous étions dans une allée qu'ils de- « voient suivre pour rentrer dans le châ- « teau ; le concierge étoit auprès de nous.

« Nous les avons vus venir vers nous avec « une légèreté et une grâce qui nous ont « surpris et enchantés ; ils se tenoient par « la main. Leurs beaux cheveux flottoient « un peu au gré des vents. Leur air étoit « noble, doux, modeste, et cependant « leur contenance paroissoit assurée, et « un caractère de force se mêloit à la dé- « licatesse de leurs traits et à la perfection « de leurs proportions. Leur beauté et « leur ressemblance nous ont vivement « frappés. Charles, en jetant les yeux sur « Marguerite, a fait un mouvement d'ad- « miration qui, je ne sais pourquoi, ne « m'a point alarmée. Il me sembloit que « j'éprouvois tout ce qu'il ressentoit. Les « jumeaux, encouragés par la présence « du concierge qui ne paroissoit avoir

« aucune crainte de nous, se sont avancés « sans timidité, mais avec une réserve « charmante. Ils nous ont salués avec un « respect, une bienveillance et une sorte « de dignité naturelle qui nous ont tou- « chés. Nous les avons engagés à s'asseoir; « et, tout occupés du plaisir que nous « avions à les voir, nous ne savions plus « que leur dire, encore moins quelle « question leur faire. Marguerite, qui ne « pouvoit lever les yeux sans rencontrer « ceux de Charles, a rougi et a paru en- « core plus belle. Jean s'est trouvé placé « à côté d'Adélaïde. Il osoit à peine la « regarder; mais combien les réponses « qu'il nous faisoit se ressentoient d'un « voisinage dont il paroissoit ravi au mi- « lieu du trouble qu'il ne pouvoit pas « maîtriser! Ma fille gardoit le silence, « et tâchoit de paroître aussi paisible qu'à « l'ordinaire; mais, ma chère cousine, « son cœur étoit déjà blessé; et combien « je crains qu'il ne l'ait été profondément!

« J'étois auprès d'elle ; aucun de ses mou-
« vemens ne m'échappoit ; son agitation
« étoit extrême. Malheureuse Adélaïde !
« serois-tu destinée à souffrir tout ce que
« ta mère a éprouvé de douleurs, avant
« le jour où elle a reçu la main de ton
« père! Je suis cependant obligée de vous
« l'avouer, ma chère cousine, mon in-
« quiétude n'étoit pas aussi grande que je
« l'aurois imaginé. Je ne pouvois, en re-
« gardant ce jeune Jean, me persuader
« qu'il ne fût que le fils d'un cultivateur ;
« je ne pouvois pas blâmer, autant que je
« l'aurois voulu, le sentiment qui naissoit
« dans l'âme de ma fille ; une voix secrète
« me disoit que Jean et Marguerite au-
« roient un jour une brillante destinée ;
« que le ciel vouloit peut-être qu'ils fissent
« le bonheur de mes enfans, et qu'ils
« leur dussent le leur ; j'étois sous le
« charme, ma chère cousine, comme
« Charles et Adelaïde ; et toute ma raison
« cédoit, comme celle de mes enfans, à

« l'effet de ces vertus touchantes et de ces « qualités angeliques dont tout portoit « l'empreinte dans ces jumeaux, que d'ail- « leurs le malheur recommandoit si fort « à la bienveillance, et rendoit comme « sacrés. Vous voyez, ma chère princesse, « que je vous confie toutes mes pensées ; « je n'ose en excuser aucune ; mais je n'ai « pas, au moins encore, la force de les « blâmer. Rassurée d'un autre côté par la « prudence d'Ellival, à qui j'étois impa- « tiente de pouvoir tout révéler, je me « livrois, avec moins de contrainte, à ce « mélange de satisfaction et de peine que « j'éprouvois au milieu de mon fils, de ma « fille et des jumeaux, qu'il me sembloit « devoir un jour appeler aussi mes enfans.

« D'Ellival continuoit cependant de « s'entretenir avec Jean ; il ne savoit en- « core que ce que Dulac et Lisberg avoient « appris. — Vous paroissez, mon enfant, « avoir déjà reçu une instruction bien dif- « ficile à acquérir au milieu des bois où

« vous avez été élevé? — Nous eûmes le « bonheur, ma sœur et moi, d'y rencon- « trer un ermite ; ma mère nous recom- « manda à lui, il nous prit en amitié, il « soigna notre enfance avec bien de l'af- « fection et de la persévérance ; nous lui « devons tout ce que nous pouvons savoir. « — Qu'est-il devenu? — Il y a déjà long- « temps qu'il a quitté son ermitage, sans « nous prévenir de son départ. Lorsque « nous allâmes dans sa cellule, et que « nous ne le trouvâmes plus, nous éprou- « vâmes une bien grande peine. — Peut- « être est-il mort? — Combien nous en « serions affligés ! Puisse le ciel conserver « ses jours ! — Vos parens alloient-ils « vous voir souvent? — Notre père nous « visitoit aussi souvent qu'il le pouvoit. Il « ne nous auroit jamais quittés, s'il n'avoit « consulté que sa tendresse. — Vous n'avez « jamais vu votre mère? — Marguerite « alloit répondre ; mais Jean s'est hâté de « dire : — La femme de l'ami de notre

« père a toujours été pour nous la mère « la plus tendre. — Aucun étranger n'est « jamais allé vous visiter ? — Non, mon- « sieur — Vous n'en avez jamais rencontré « dans la forêt ? — Nous avons vu plu- « sieurs fois, dans un château ruiné, une « dame qui nous a traités avec beaucoup « d'affection. Elle habitoit seule ce châ- « teau, et paroissoit avoir été bien mal- « heureuse. — Savez-vous le nom de ce « château ? — Non ; mais nous avons lu « sur les tombes de la chapelle à demi- « détruite le nom de Florentino. — De « Florentino ? — Oui, monsieur. — Et « comment nommez-vous cette dame ?— « Nous n'avons jamais su son nom ; nous « l'appelions la dame Blanche ; nous ne « l'avions jamais vue que vêtue de blanc. « — Habite-t-elle toujours le vieux châ- « teau ? — Elle l'a quitté presque en même « temps que l'ermite a quitté sa cellule. « Nous l'avons aussi bien regrettée.

« Pendant cette conversation, que nous

« écoutions avec une curiosité bien vive
« et un intérêt bien tendre, le concierge
« paroissoit agité. Chaque réponse de Jean
« le rassuroit ; mais chaque question lui
« donnoit de l'inquiétude. On voyoit qu'il
« désiroit bien fortement la fin d'un en-
« tretien aussi pénible pour lui, et qu'il
« ne savoit comment l'obtenir. J'ai fait
« apercevoir mon mari de son trouble,
« et d'Ellival, qui d'ailleurs auroit cru
« blesser la délicatesse, en cherchant plus
« long-temps à découvrir la véritable po-
« sition des jumeaux, quelque pures et
« quelque bienfaisantes que fussent ses
« intentions, a pris congé de Marco, de
« Jean et de Marguerite ; il les a beau-
« coup remerciés, a parlé aux jumeaux,
« ainsi que Lisberg et Dulac, de la ma-
« nière la plus affable ; ma mère et moi
« nous les avons caressés ; Charles et Adé-
« laïde ne leur ont dit que quelques mots
« avec un trouble et une sorte de timidité
« qu'ils n'ont pas pu entièrement déguiser,

« mais ils les ont salués les derniers, ne « les ont quittés qu'en rougissant, et leur « ont souri d'une manière bien affectueuse. « Les jumeaux nous ont répondu, l'un « avec une noble assurance et une pro- « fonde sensibilité, l'autre avec une pu- « deur virginale qui rendoit sa figure cé- « leste. Ils sont restés dans les jardins, « mais ne cessoient de nous regarder, et « paroissoient nous voir partir avec bien « de la peine. Le concierge nous a suivis « jusques au premier pont-levis, et les « sensations que nous éprouvions étoient « trop extraordinaires, pour que notre « retour à Palestrine n'ait pas été très- « silencieux. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« D'Ellival et moi, ma chère cousine, « nous nous sommes déjà entretenus bien « des fois de nos observations, de nos « craintes, de nos espérances. Charles et « Adélaïde ne sont plus les mêmes. Les « jumeaux ont fait sur eux des impres- « sions bien fortes, et qui paroissent devoir « être bien durables. Charles est devenu « triste, inquiet, agité. Ses occupations « ordinaires ne lui conviennent plus; j'ai « su par Germain qu'il ne dormoit presque « pas. Il sort de très-bonne heure, va « sans objet, cherche la solitude, revient, « ressort, revient encore pour ressortir « de nouveau, paroît se déplaire partout. « Lorsqu'il est avec nous, il a l'air très- « affectueux, mais il parle très-peu, sou- « rit mélancoliquement, tombe dans une

« rêverie sombre, se lève avec promptitude lorsqu'il s'en aperçoit, et s'éloigne, comme pour cacher une vive douleur.

« Adélaïde éprouve un trouble intérieur peut-être plus grand encore; mais elle fait plus d'efforts pour le cacher. Un feu secret la dévore; mais le plus souvent où la croiroit seulement malheureuse et résignée. La compagnie l'importune; elle se retire dans sa chambre, y pleure, ou passe les heures entières les yeux fixés sur un livre qu'elle ne lit pas. Toutes les fois que le nom de Florentino, ou celui de Santangélo, est prononcé devant elle, elle tressaille involontairement. Si je lui dis que je crains qu'elle ne souffre, si je lui demande ce qu'elle ressent, elle me regarde, soupire, paroît vouloir me confier un grand chagrin, s'arrête, fond en larmes, et cache sa tête dans mon sein. Combien nous nous repentirions de notre voyage

« au château de la princesse de Santan-
« gélo, si nous n'avions l'espérance, El-
« lival et moi, de trouver dans les ju-
« meaux ceux que le ciel destine à faire
« le bonheur de nos enfans! Mais l'état
« de Charles et celui de sa sœur nous in-
« quiètent. Comment le faire cesser?

« Nous venons d'apprendre que Char-
« les et Adélaïde sont restés hier pendant
« très-long-temps renfermés dans le ca-
« binet de ma fille. Ils sont venus chez
« moi après cette longue conférence; plu-
« sieurs visites se sont succédées, ce qui
« a paru les contrarier beaucoup; il m'a
« semblé, lorsqu'ils sont entrés dans mon
« salon, que leurs yeux étoient très rou-
« ges. Pauvres enfans! que ne ferons-nous
« pas, mon mari et moi, pour leur bon-
« heur!

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Charles, ce matin, est venu seul dans « ma chambre ; il avoit l'air très-préoc- « cupé, il s'est assis auprès de moi, il « m'a pris la main, il avoit une envie ex- « trême de me parler, il hésitoit cepen- « dant, et ne savoit comment commen- « cer. — Qu'avez-vous à me confier, mon « fils, lui ai-je dit, en le pressant contre « mon sein? — Je n'apprendrai rien à la « meilleure des mères ; son extrême bonté « pour moi lui aura fait deviner aisé- « ment tout ce que je souffre. Ma mère, « vous avez paru vous-même voir avec « plaisir cette jeune personne si intéres- « sante que l'on nomme Marguerite, et qui « certainement portera un jour un nom « digne d'être réuni à celui des familles les « plus illustres. Dès le premier moment

« où elle a paru dans les jardins de San-
« tangélo, il m'a semblé que le ciel me
« montroit celle qui devoit être la com-
« pagne de ma vie. Aucune femme n'est
« plus belle que Marguerite; mais ce n'est
« pas sa beauté qui a touché votre fils. Sa
« décence, sa modestie, les vertus dont
« l'influence céleste embellit sa physiono-
« mie, son attachement pour son frère,
« sa tendresse pour l'auteur de ses jours,
« le charme de sa voix, le respect qu'elle
« vous a témoigné, voilà ce qui a fait
« naître dans l'âme de votre Charles un
« attachement qui ne finira qu'avec moi.
« J'ai cru, en la contemplant, vous voir
« au moment où, dans l'église de l'ermi-
« tage de Hyères, vous parûtes pour la
« première fois aux yeux de mon père
« enchanté. O ma mère! votre fils ne peut
« être heureux qu'avec Marguerite. Sans
« elle, il trouvera bientôt dans le tom-
« beau la fin d'une existence trop infor-
« tunée. O vous qui lui avez donné la

« vie ! daignerez-vous consentir à une « union qui seule peut la lui conserver? « — Calmez-vous, mon fils, me suis-je « empressée de lui dire, et j'étois peut- « être plus émue que lui ; calmez-vous. La « tendresse de vos parens vous est si « connue ! Votre père et moi, nous ne « voulons que votre bonheur ; nous ne « vivons que pour nos enfans. Mais, mon « cher fils, dans une détermination telle « que celle que vous voudriez prendre, « une erreur peut faire à jamais le malheur « de deux époux, de leurs enfans, de leur « famille. Je ne veux pas le cacher, mon » cher Charles, Marguerite m'a vivement « intéressée; elle annonce des vertus et des « qualités bien précieuses et bien rares ; « mais la connoissons-nous? Vous ne la « croyez pas fille d'un simple cultivateur ; « savons-nous qui elle est? Connoissons- « nous les différens événemens dont elle « peut avoir été la victime ou le jouet? « Pouvons-nous deviner les circonstances

« de ses malheurs? Pouvez-vous répon-
« dre de la manière dont sa jeunesse a
« supporté les coups du sort? Pouvez-
« vous former la plus légère conjecture
« sur ses véritables parens? Qui vous a
« dit que vous ne rougiriez pas de leur
« appartenir, que vous ne rejeteriez pas
« leur alliance, à quelque prix que ce fût,
« que des crimes n'ont pas environné le
« berceau de Marguerite? Pouvez-vous
« nier qu'au moins des événemens bien
« extraordinaires ont dû forcer ses parens
« bien infortunés, s'ils ne sont coupables,
« à éloigner d'eux, à abandonner, à ou-
« blier leur fille dans l'âge le plus tendre,
« et au milieu de tous les besoins et de
« tous les dangers? Toutes les apparences
« sont pour les vertus de Marguerite, j'en
« conviens; mais de quelles apparences
« peut-on assurer qu'elles ne sont pas
« trompeuses? Vous ne l'avez vue qu'un
« instant, et vous voudriez être sûr de son
« caractère, de ses qualités, de tout ce que

« vous croyez avoir remarqué en elle? Et
« d'ailleurs, mon cher fils, d'après quoi
« seriez-vous persuadé que Marguerite
« ne vous refuseroit pas; qu'elle auroit
« pour vous cet attachement qu'aucune
« circonstance n'affoiblit, parce qu'il est
« inspiré par la raison et par l'estime, et
« sans lequel il ne peut pas y avoir d'union
« heureuse? A peine vous a-t-elle entrevu,
« et vous croiriez qu'elle vous aime? Elle
« est bien jeune; mais n'a-t-elle vu que
« vous? N'a-t-elle pas peut-être donné
« déjà son cœur à quelque honnête bû-
« cheron dont elle se croit l'égale? Pour-
« quoi sa main ne seroit-elle pas déjà pro-
« mise? Et vous voudriez vous abandon-
« ner, dès ce moment, à la passion qui
« vous domine? Et vous voudriez vous
« exposer à vous précipiter, vous et cette
« innocente Marguerite, dans un abîme
« de douleurs? Et elle ne vous auroit vu
« que pour être arrachée au sort prospère
« qui peut-être l'attend, être à jamais

« séparée de celui qu'elle préfère et qui la « chérit, et devenir la plus infortunée « des femmes? Et tous ces malheurs se- « roient l'ouvrage d'un fils qui, jusqu'à ce « jour, a été la joie et l'orgueil de ses « parens? Apaisez, mon cher Charles, « votre trouble extrême; appelez la raison « à votre secours; rappelez les leçons de « prudence et les exemples que votre père « n'a cessé de vous donner. Je ne veux « pas déchirer votre âme, je ne veux pas « en bannir l'espérance; reposez-vous « sur la tendresse de votre père et sur la « mienne; nous allons tout faire pour « découvrir ce qui peut concerner Mar- « guerite; et, si elle est digne des vertus « de votre père et de celles de vos aïeux, « je la nommerai avec plaisir ma fille. — « A peine achevois-je de parler ainsi à ce « pauvre Charles, qui ne pouvoit retenir « ses sanglots et me tenoit serrée dans ses « bras, que d'Ellival est entré. Je lui ai « fait part de ce que Charles venoit de me

« dire, de ce que je lui avois répondu ; et
« mon mari lui a donné les mêmes con-
« seils avec tant de bonté, que Charles,
« un peu calmé par nos promesses, con-
« servant son amour, mais résolu d'en
« modérer l'ardeur, douloureusement af-
« fecté, mais consolé par l'espoir, a essuyé
« ses larmes, nous a étroitement embras-
« sés, et ne pouvoit nous témoigner assez,
« à son gré, sa vive et tendre reconnois-
« sance. O ma chère cousine ! combien
« de tourmens peuvent agiter le cœur
« d'une mère ! »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« La situation de ma fille m'affligeoit « trop vivement, pour que je négligeasse « aucun des moyens de la faire cesser. « Cette pauvre enfant est venue bien des « fois dans ma chambre, sans avoir jamais « pu prendre sur elle de m'ouvrir son « cœur. Hier matin, je l'ai envoyé cher- « cher, je l'ai fait asseoir auprès de moi, « je lui ai pris la main. — Ma fille, lui « ai-je dit, votre état m'inquiète chaque « jour davantage ; vous n'êtes pas bien ; « rien ne peut échapper aux regards d'une « mère ; vous avez une peine secrète ; vous « aimez votre mère, confiez-lui votre « chagrin, sa tendresse l'allégera, le dis- « sipera peut-être. — Adélaïde avoit tou- « jours les yeux baissés ; elle respiroit avec « effort, et une rougeur très-vive succé-

« doit de moment en moment sur son « visage, à une très-grande pâleur. — « Vous ne répondez rien, ma chère Adé- « laïde : est-ce que votre mère n'auroit « plus votre confiance ? — Elle a pleuré, « et m'a regardé d'un air si touchant, que « j'en ai été attendrie ; je n'ai pu retenir « mes larmes. Elle s'est jetée à mes ge- « noux ; je l'ai relevée, et la gardant sur « mon sein : — Ma fille, qu'avez-vous ? « — Je souffre, ma mère, et je crois que « je souffrirai long-temps. Votre Adélaïde « étoit si heureuse ! — Et qu'est-ce qui « peut troubler votre bonheur ? Votre « père, votre frère et moi, ne respirons « que pour vous. — Ah ! ce bonheur a fui « pour toujours ; il a fui bien loin de votre « fille. O ma mère ! laissez votre Adé- « laïde dévorer en secret sa douleur. Il « n'est pas même d'espérance pour elle. « — Au nom du ciel, ma fille, ne me « cachez plus le motif de cette douleur « qui me perce l'âme. — Quel terme

« pourrois-je voir à ma souffrance? Il « n'en est point. — Parlez, Adélaïde, « votre mère vous en conjure, votre mère « vous l'ordonne. — Elle a hésité, bal- « butié; et puis d'une voix fortement ac- « centuée : — Pourquoi m'avez-vous me- « née au château de la princesse? Fatal « voyage! fatale entrevue! Vous l'avez « vu, ma mère, il a paru vous plaire; « son air, sa candeur, sa tendresse filiale, « son affection pour sa sœur, son infor- « tune, sa constance, son courage, ont « paru vous toucher. Pardonnez, ma mère, « à votre malheureuse fille. J'ai cru voir « dans ses yeux un sentiment de préfé- « rence pour moi; j'ai cru ne ressentir « pour lui que de l'intérêt, de la pitié, de « l'estime. Un feu secret s'est allumé, « malgré moi, dans mon cœur. Combien « de fois je suis venue auprès de vous pour « vous tout révéler, pour réclamer vos « conseils, votre appui, vos consolations. « Je n'en ai jamais eu la force. Je voulois

« me déguiser à moi-même ce que j'é-
« prouve. Charles souffre aussi; il m'a
« confié sa peine, je lui ai confié la mienne.
« Nous nous sommes encouragés mutuel-
« lement à tout dire à mon père et à vous.
« Ayez pitié de votre fille; qu'elle ne
« craigne pas de voir diminuer votre af-
« fection, elle en mourroit bientôt. —
« J'ai embrassé Adélaïde. Mon émotion
« étoit si forte que je n'ai pu, pendant
« quelque temps, que la tenir dans mes
« bras, et mêler mes larmes aux siennes.
« Lorsque j'ai pu parler, je lui ai donné
« tous les conseils et toutes les consolations
« de la mère la plus tendre; je n'ai point
« arraché l'espérance du fond de son cœur;
« je crois que la pauvre enfant auroit ex-
« piré à mes yeux; je ne lui ai pas même
« fait un mystère des démarches que nous
« voulions faire, mon Ellival et moi, pour
« tâcher de découvrir la destinée de Jean;
« mais, ma fille, ai-je ajouté, soutenez
« votre courage; demandez à Dieu qu'il

« le fortifie ; qu'il vous éclaire sur ce que « demandent de vous votre bonheur dans « ce monde, et votre salut éternel ; qu'il « vous donne la force de vaincre les pen- « chans les plus doux de votre âme, s'ils « sont contraires à votre devoir ; qu'il « vous inspire les plus nobles sacrifices ; « qu'il vous arme de résignation et de « constance contre les coups du sort. « Foible et tendre roseau, lui seul peut « vous maintenir contre la tempête. Votre « mère priera avec vous, ma fille ; elle « partagera tout ce que vous éprouverez ; « elle souffrira avec vous, si sa constante « sollicitude ne peut vous garantir du « malheur ; elle sera plus heureuse que « vous, si le ciel exauce les vœux ardens « qu'elle forme pour votre félicité, s'il « bénit tous les soins que ma tendresse « ne cessera de m'inspirer. Bonne Adé- « laïde ! que le calme renaisse dans « votre âme ; n'affligez pas le meilleur « des pères, n'ajoutez pas à la peine de

« Charles, et n'oubliez jamais que votre « mère donneroit mille fois sa vie pour « vous. — Elle s'est retirée à pas lents, un « peu plus tranquille, et ne cessant de « me regarder avec l'expression de la re- « connoissance et de la plus douce lan- « gueur.

« Nous nous sommes réunis, ma mère, « mon mari, Dulac, le baron de Lisberg « et moi. Nous avons tenu un conseil de « famille. Nous avons cherché avec bien « du soin ce que, dans les circonstances « où se trouvoient nos enfans, nous de- « vions faire pour leur bonheur. Nous ne « pouvions pas nous occuper d'intérêts « plus grands, ni plus chers. Le résultat « de cette conférence a été que nous re- « tournerions tous les cinq au château de « Santangélo; que nous ne menerions « avec nous ni Charles, ni Adélaïde; que « nous questionnerions séparément Jean, « Marguerite, le concierge et sa femme; « et que nous ne négligerions rien pour

« découvrir quelle est la famille des ju-
« meaux. Puisse le ciel favoriser nos ef-
« forts ! Et puissent Charles et Adélaïde
« être bientôt aussi heureux que le désire
« leur mère ! »

CHAPITRE XIX.

JEAN cependant avoit perdu cette gaîté charmante, compagne si naturelle de son âge. Pensif, mélancolique, rêveur, presque triste, il laissoit dans les jardins du château sa Marguerite, qu'il aimoit néanmoins plus que sa vie. Il alloit seul dans les grands bois; il s'y enfonçoit dans les allées les plus sombres, s'y promenoit à grands pas, ou s'y arrêtoit auprès de vieux chênes abattus par les ouragans, s'asséyoit sur leurs tiges renversées, soupiroit, prononçoit le nom d'Adélaïde, et tout d'un coup, comme blessé plus profondément par un trait acéré, ne pouvant l'arracher de son cœur, et cherchant pour ainsi dire à éviter son atteinte cruelle, il

s'élançoit dans la forêt, se précipitoit au travers des rochers, franchissoit les ravins, et, les yeux fortement dirigés vers un objet fantastique, il tâchoit, mais en vain, d'atteindre à une image adorée, qui, sans cesse sous ses yeux, échappoit sans cesse à sa poursuite. Fatigué, découragé, souffrant, il revenoit sur ses pas, l'œil morne, la tête baissée, alloit à sa sœur, lui sourioit, lui serroit fortement la main, paroissoit oppressé, et gardoit un silence que chacun d'eux brûloit de rompre, et que ni l'un ni l'autre n'osoient troubler.

Marguerite passoit les heures entières sur un banc de gazon auprès d'une eau limpide. Souvent elle étoit immobile, la tête appuyée sur une de ses mains, son autre main sur son cœur, et les yeux fixés sur l'eau qui couloit. Elle étoit silencieuse; quelquefois elle appeloit son frère d'une voix très-basse, et cependant elle étoit bien aise d'être seule, et, ne proférant aucune plainte, elle laissoit tomber de

grosses larmes qu'elle ne songeoit pas à essuyer.

Un matin, Jean et Marguerite, au lieu de se séparer comme à l'ordinaire, s'assirent ensemble sur le bord du ruisseau témoin des pleurs de Marguerite. — « Ma « sœur, vous souffrez ; je souffre aussi « beaucoup. » Et il se tut, et Marguerite se jeta dans les bras de son frère. Jean confia à Marguerite tout ce qu'il éprouvoit ; Marguerite dévoila à son frère tout ce qui se passoit dans son âme. Leurs confidences fraternelles furent bien tendres, bien entières, bien des fois recommencées. Leurs chagrins paroissoient diminuer par le partage ; l'expression de leur intérêt mutuel les touchoit vivement ; tant qu'ils se parloient, ils sembloient déposer le poids de leurs douleurs ; mais quelles consolations durables pouvoient-ils se donner ? Ils n'avoient aucune espérance. Leur imagination ne leur montroit plus la vie que comme une longue suite de jours mal-

heureux. Le désespoir alloit s'emparer de leurs âmes si innocentes, si vertueuses, si bonnes, mais si sensibles, lorsque l'idée d'Ambroise et de la dame Blanche vint calmer, pour quelques momens, leur cruelle souffrance.

A l'instant ils se mettent en route, et courent implorer de l'affection de Lucie et d'Ambroise le secours qui leur est si nécessaire. Jean leur raconte tout ce qui s'est passé au château de Santangélo, parle de son amour, du malheur affreux auquel sa vie va être condamnée, et, prenant par la main sa sœur qui baisse les yeux, se tait et tremble, et dont la beauté est relevée par les teintes de rose d'une pudeur céleste, il peint, avec une affection si vive et une naïveté si touchante, tout ce que lui inspire sa bien-aimée Marguerite, que Lucie saute au cou de cette enfant si jeune, si aimable, si enchanteresse, la console, l'exhorte, l'encourage, et, forte de ses pressentimens, fait luire aux yeux de la

pauvre Marguerite un rayon d'espérance, pendant qu'Ambroise emmène Jean, et, en écartant le désespoir du cœur de ce malheureux jeune homme, dissipe insensiblement l'agitation de son âme, et y fait pénétrer la voix de la sagesse et celle de l'amitié.

Pendant ce temps, Valti, prévoyant qu'à chaque instant de nouveaux dangers menaceroient les jumeaux, crut devoir aller trouver la princesse de Santangélo dont il connoissoit la bonté et l'affection particulière pour la maison de Florentino. Il fut admis auprès de la princesse; il en obtint aisément une audience secrette. Il lui suffit de lui faire connoître qu'il désiroit de la mettre à même de rendre un grand service à deux infortunés. Il lui découvrit tout ce qui concernoit Jean et Marguerite. Il ne lui laissa ignorer ni l'incendie de la maison de leur nourrice, ni la manière dont il les avoit enlevés de la chaumière où ils avoient été déposés

par une des femmes de la marquise de Florentino, ni les soins de Madeleine et de sa famille, ni ceux de l'ermite, ni l'histoire de la dame Blanche, et ses conjectures à ce sujet, ni les menaces de la marquise, ni l'asile provisoire qu'avoit accordé aux jumeaux le concierge du château de la princesse.

Quelle vive satisfaction n'éprouva pas la princesse ! Avec quelle effusion de cœur elle remercia le ciel de la conservation de deux jumeaux dont le père lui avoit été si cher! Combien elle témoigna de reconnoissance à Valti ! Elle résolut de tout faire pour faire jouir Jean et Marguerite de leur nom et de leur fortune; et, ne voulant pas différer plus long-temps le plaisir de les voir, elle monta à l'instant en voiture pour se rendre au château dont elle portoit le nom, et se fit accompagner par Valti dont la joie étoit au comble.

LETTRE

De la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte.

« Nous sommes arrivés de bonne heure, « ma chère cousine, au château de Santan- « gélo, mon mari, ma mère et moi. Du- « lac, et le baron de Lisberg nous avoient « accompagnés, ainsi que nous en étions « convenus. Nous avons trouvé les ju- « meaux dans un salon voisin de la cham- « bre du concierge. Ils sont venus à nous « avec toutes les démonstrations d'une « douce gaîté; mais une teinte de mélan- « colie étoit sur leurs belles figures, et « leurs manières, quoique des plus gra- « cieuses, paroissoient indiquer une sorte « d'embarras et de réserve. Cet air de gêne « et de contrainte étoit surtout sensible « dans Marguerite. Ma mère et moi, « nous l'avons embrassée. Elle a paru

« très-touchée de nos caresses, mais elle « rougi et pâli plusieurs fois. Lorsqu'elle « levoit ses beaux yeux vers nous, ils de- « venoient humides, et elle s'empres- « soit de les détourner. Elle paroissoit, « de temps en temps, ainsi que son frère, « chercher Charles et Adélaïde. Madame « Marco, la femme du concierge, nous a « dit que Marguerite avoit été incommo- « dée, et qu'elle étoit encore un peu souf- « frante. Je l'ai prise par la main, et nous « sommes tous allés dans la chambre de « la princesse. Nous nous y sommes assis, « et nous avons voulu faire causer les « jumeaux. Ils nous répondoient avec la « plus grande complaisance; mais leurs « réponses étoient très-courtes, et ils se « regardoient souvent. Jean étoit auprès « de mon mari, et Marguerite entre ma « mère et moi. Plus je la voyois et plus « elle m'attendrissoit. Je ne sais ce que « je n'aurois pas donné pour que je pusse « la nommer ma fille. Elle s'appuyoit

« doucement sur ma mère, et se tournoit « de temps en temps vers moi, de l'air « le plus noble, le plus décent, le plus « inquiet, et, en même temps, le plus « aimable.

« Pendant notre singulière conversa- « tion, le baron de Lisberg, qui est tou- « jours très-curieux, a voulu examiner « de près un tableau qui étoit au-dessus « de la porte du cabinet. Il est monté sur « une chaise; il s'est penché un peu trop; « la chaise a chancelé; il a senti qu'il al- « loit tomber, et voulant se retenir au « cadre du tableau, la corde qui soutenoit « le cadre a cassé, et le tableau est tombé. « A l'instant, nous avons entendu le bruit « d'une détente, un ressort caché a joué, « et, à notre grand étonnement, la porte « du cabinet s'est ouverte.

« Nous n'avons pu résister au désir de « profiter d'un hasard aussi inattendu; « et, avant d'avoir eu le temps de réflé- « chir sur la nature et les suites de notre

« démarche, une sorte de mouvement « machinal nous a entraînés, et nous sommes entrés dans ce cabinet si secret où « la princesse n'avoit laissé pénétrer personne. Nous n'y avons d'abord rien vu « d'extraordinaire ; un oratoire étoit dans « un bout, une table dans un autre. Mais « bientôt nos regards se sont portés sur « un portrait qui étoit sur la cheminée. Il « représentoit un très-bel homme encore « très-jeune. Le nom de *Philippe, marquis de Florentino*, étoit écrit au- « dessous ; et à l'instant nous avons tous « jeté un cri, tant nous avons été surpris « de la grande ressemblance des jumeaux « avec le portrait. Jean et Marguerite, en « se voyant dans une glace située au-dessous du portrait, ont été frappés aussi « de cette ressemblance. Nous nous sommes écriés involontairement : *Mes enfans, voilà votre père.* Et combien « nous avons été émus, en les voyant se « prosterner au pied de l'image de l'auteur

« de leurs jours, fondre en larmes, s'em-
« brasser, se soutenir l'un l'autre, se lever
« ensuite dans un saint enthousiasme,
« gravir contre la cheminée, et baiser,
« avec autant d'ardeur que de respect,
« des traits aussi chéris que vénérés ! Nous
« pleurions tous, et nous craignions de
« troubler ces pieuses et si ravissantes
« jouissances que goûtoient, pour la pre-
« mière fois, ces deux charmans jumeaux
« qui, à chaque instant, nous devenoient
« plus chers à tous. Leur émotion pouvoit
« cependant devenir trop forte, et déjà nous
« nous regardions, comme pour nous in-
« terroger sur le parti que devoit nous
« dicter notre tendre intérêt, lorsque le
« bruit d'une voiture, arrivant avec la plus
« grande précipitation, s'est fait entendre.
« Celui de quelques voix y a succédé, et
« la princesse a paru.

« Valti, qui la suivoit, n'a pas eu besoin
« de lui indiquer les jumeaux. Leur res-
« semblance avec le portrait, leur attitude

« religieuse et touchante auprès de cette « image de leur père, leur émotion, leurs « transports, les lui ont assez désignés; « elle a couru à eux, les a serrés contre « son sein, les a nommés ses chers enfans, « s'est tournée vers nous, et, avec la can- « deur de l'âme la plus belle, et la con- « fiance la plus honorable pour ma famille « et pour moi : —Vous savez mon secret, « je suis bien loin d'en être fâchée; vous « voyez le portrait de celui qui m'a long- « temps aimée, et dont la mémoire est « sacrée pour moi; et voilà ses vivantes « images, ses enfans, ses jumeaux, privés, « dès leur berceau, de leur mère, de leur « nom, de leur famille, échappés à tant « de dangers, et si dignes de votre in- « térêt, et de toute la tendresse de la mal- « heureuse amie de leur excellent père. « Des circonstances, que je veux oublier, « me forcèrent à refuser la main du mar- « quis de Florentino. La mère de ces « jumeaux fut plus heureuse que moi;

« ils sont orphelins, ils seront mes enfans ;
« je les protégerai, je dirigerai leur jeu-
« nesse, je les aimerai ; ils consoleront
« mes vieux jours, par la plus douce des
« illusions. J'ai versé bien des larmes dans
« cet asile secret de ma douleur, dans ce
« cabinet mystérieux qui renfermoit tout
« ce qui me restoit de l'ami de mon cœur ;
« combien je bénis le hasard qui vous y
« a fait pénétrer ! Il va devenir la retraite
« chérie où je prierai pour ces enfans
« dont j'ai si long-temps déploré la mort
« cruelle ; où je les comblerai des mar-
« ques de ma tendresse ; où je recevrai
« l'expression de leur attachement. Ma-
« dame, m'a-t-elle dit, vous êtes mère,
« et mère bien tendre, vous partagerez
« tout ce que j'éprouverai ; l'amitié que je
« demande et pour eux et pour moi,
« doublera le dédommagement que le ciel
« me réservoit ; vous aimerez mes ju-
« meaux, madame, vous aimerez leur
« mère adoptive ; j'ai trop souffert pour

« que vous me refusiez ; ils ont été trop « malheureux, pour que vous ne les ché- « rissiez pas. — Avec quel empressement « j'ai embrassé la princesse ! L'émotion « de tous les spectateurs alloit toujours « croissant ; les jumeaux ne savoient s'ils « veilloient ; leur étonnement, leur joie, « leur reconnoissance ne peuvent être dé- « crits ; ils étoient aux genoux de la prin- « cesse qui les bénissoit, et leurs yeux, « tournés vers moi et vers mon mari, « paroissoient demander aussi la béné- « diction du père et de la mère de Charles « et d'Adélaïde. Nous leur répondions « tous par les plus tendres caresses. Notre « sentiment étoit trop vif, pour nous aper- « cevoir que notre curiosité n'étoit satis- « faite qu'à demi. Valti nous a fait l'his- « toire des jumeaux, telle qu'il l'avoit « confiée à la princesse ; je l'ai rédigée de « mon mieux, ma chère amie, et je la « joins à ma lettre. Que n'ont pas ressenti « les jumeaux ? que n'avons-nous pas

« tous ressenti pendant le récit du fidèle « Valti !

« Il parloit encore, lorsque une nou- « velle scène a commencé. Je ne sais com- « ment nos cœurs ont pu résister à tant « d'émotions successives, si fortes et si « variées. Une dame, encore belle, est « entrée dans le cabinet. Son mari l'ac- « compagnoit. A l'instant la princesse et « elle se sont reconnues, ont volé dans « les bras l'une de l'autre, et ont été long- « temps sans pouvoir parler. Les jumeaux « enchantés témoignoient leur bonheur « et leur reconnoissance à la dame et à « son mari. Combien ils paroissoient tous « avoir de questions et de réponses à se « faire. Valti saluoit la dame avec respect. « Nous n'osions troubler une satisfaction « si vive. Mais combien nous étions im- « patiens de connoître les deux nouveaux « amis que la princesse venoit de retrou- « ver ! Lorsqu'une agitation si heureuse, « mais si vive, a commencé de s'apaiser,

« Aurore de Volenta, sœur du grand-
« père maternel des deux jumeaux, a ra-
« conté tous ses malheurs. Son mari, le
« comte Amédée de Florentino, proche
« parent des jumeaux, a complété le récit
« d'Aurore, dont il avoit été séparé pen-
« dant si long-temps, et qu'il avoit crue
« morte, pendant qu'elle croyoit qu'il
« n'existoit plus. Combien les jumeaux
« étoient touchés en entendant la comtesse
« et le comte Amédée parler avec tant
« d'attendrissement des entrevues qu'ils
« avoient eues avec eux, soit dans l'ermi-
« tage, soit dans le château ruiné, voisin
« de la cabane où ils ont été élevés! Je vous
« enverrai l'histoire si intéressante de ce
« couple long-temps si infortuné et main-
« tenant si heureux; le comte Amédée
« me l'a promise.

« Nos âmes étoient pénétrées d'une fé-
« licité céleste. Cependant le tendre in-
« térêt que nous prenions aux jeunes Léon
« et Alphonsine de Florentino (tels sont

« les vrais noms de Jean et de Margue-
« rite), nous a fait penser à l'avenir. Le
« caractère de la marquise de Florentino,
« belle-mère des jumeaux, les forfaits
« qu'elle avoit commandés, et dont nous
« venions d'être instruits, les menaces
« qui lui étoient échappées, lorsqu'elle
« avoit paru craindre que les jumeaux ne
« vécussent encore, tout nous a prouvé que
« nous devions prendre les plus grandes
« précautions pour la sûreté de Léon et
« d'Alphonsine, ne réclamer leurs droits
« qu'avec beaucoup de prudence, et gar-
« der encore le plus profond secret sur
« leur existence.

« La princesse a eu une idée qui nous
« a paru tout concilier. Elle a proposé de
« garder les jumeaux auprès d'elle, de les
« présenter dans le monde sous le nom de
« Santangélo, et de les annoncer comme
« venant de quitter une résidence éloi-
« gnée, après la mort de leurs parens.
« Avec quelle gratitude les jumeaux ont

« accepté ses bienfaits! Nous nous sommes tous promis, tant sur la destinée « de Léon et d'Alphonsine, que sur celle « du comte et de la comtesse Amédée, « un secret que j'ai eu seulement la permission de ne pas garder avec vous, et « qu'ont juré d'observer Valti, le concierge et sa femme. »

CHAPITRE XX.

Dès le lendemain de l'entrevue de la princesse de Santangélo avec les jumeaux, la famille d'Ellival, le comte et la comtesse Amédée, et conformément à ce qui avoit été résolu dans cette réunion si heureuse pour Jean et Marguerite, Valti conduisit ces derniers dans la cabane de Thadée. Il réunit les quatre habitans de cette paisible demeure, leur découvrit la naissance et le nom des jumeaux, leur raconta leur histoire, leur fit part de ce qui s'étoit passé la veille au château de Santangélo, leur parla bien vivement de l'éternelle reconnoissance des amis de Jean et de Marguerite, et leur exprima, de la part de ces respectables amis, combien

ils désiroient de venir bientôt dans la cabane témoigner à Madeleine, à Thadée, à Victor et à Anna, tout ce qu'ils ressentoient pour eux. Les habitans de la cabane éprouvèrent d'abord une bien grande joie, et en donnèrent aux jumeaux des marques bien touchantes. Mais bientôt l'idée qu'ils alloient perdre Jean et Marguerite les remplit de tristesse. Madeleine étoit inconsolable ; en vain avoit-elle souvent tâché de se préparer à cette cruelle séparation ; Jean et Marguerite n'étoient pour elle que ses propres enfans, et elle croyoit les voir pour la dernière fois. — « Ils m'aiment cependant, se disoit-elle ; « et comment ne m'aimeroient-ils pas ? « Ne suis-je pas leur tendre mère ? Je les « ai élevés ; ils n'abandonneront pas leur » pauvre Madeleine ; ils viendront la re- « voir ; ils viendront se reposer sous cet « humble toit où je les chercherai si sou- « vent sans pouvoir les trouver. Ils y ont « été heureux, ils n'oublieront pas l'asile

« de leur enfance. » — Elle regardoit les jumeaux, et elle les embrassoit, et leurs caresses lui perçoient l'âme.

Les jumeaux passent quelques jours dans leur retraite favorite. Mais la veille de celui où, d'après les désirs de la princesse, et pour leur propre sûreté, ils devoient repartir pour Rome, ils veulent revoir encore les ruines du château. Ils ne préviennent personne de leur projet, et prennent seuls le chemin de ces ruines. Ils ne les avoient pas visitées depuis qu'ils savoient que le vieux château avoit appartenu à leurs ancêtres. Le nouveau sentiment qui les anime donne un nouvel aspect à ces restes imposans. Ces devises, ces emblêmes, ces écussons, ces vieilles armes, tout parle maintenant à leur cœur. Elle est sacrée pour eux, cette terre qu'ils foulent. En parcourant de nouveau ces antiques demeures, ce n'est plus une vaine curiosité qui les guide, mais une affection pieuse qui les conduit. Pénétrés d'une

sensation profonde, ils regardent, examinent, contemplent, mais observent un silence religieux. Ils n'ont pas besoin de se parler; la douce sympathie qui les unit depuis le berceau, fait deviner aisément à chacun d'eux ce que l'autre pense ou éprouve. Ils vont s'asseoir dans la chambre d'Aurore; elle leur est devenue chère à tant de titres. Ils arrivent enfin à la chapelle. Ce sont les cendres de leurs pères que leur montrent les tombes entrouvertes. Ils s'avancent saisis d'un saint respect. Ils se prosternent auprès de l'autel, et se tenant d'une main, et tendant l'autre vers les tombes : — « Recevez, ô mon Dieu! « l'hommage de nos cœurs; votre bonté « nous a fait retrouver nos parens, qu'elle « nous rende dignes de leurs vertus; nous « jurons, ô mon Dieu! sur leurs dépouilles « sacrées, de mourir plutôt que de souiller « la pureté du sang qu'ils nous ont trans- « mis. Nous vous offrons notre vie pour « le bonheur de ceux à qui nous devons

« tant de soins et d'affection ; que notre « mère Madeleine, que sa famille soient « toujours heureuses. Vous connoissez, « ô mon Dieu ! les vœux secrets de ma « sœur et de moi ; puissent-ils s'accom- « plir ! et puissent les aïeux, dont les « monumens nous environnent, adopter, « du haut des cieux, ceux qui déjà nous « sont si chers ! Exaucez, ô mon Dieu ! « notre ardente prière ! »

Jean se tut ; Marguerite et lui restèrent pendant quelque temps inclinés sur les marches du sanctuaire ; et, se levant ensuite, dans une sorte de rêverie profonde et de pieux recueillement, ils sortirent en silence des ruines, et traversèrent la forêt pour retourner à leur cabane.

Le lendemain étoit le jour du départ. A peine le soleil étoit-il levé, que Jean alla seul dans la forêt. Il s'y assit sur un vieux châtaignier renversé. Il étoit bien triste. Il alloit quitter sa bonne Madeleine, la cabane, le jardin, le bois qu'il avoit vu

croître. — « Arbres touffus qui avez grandi « avec moi, sous lesquels j'ai goûté un « bonheur si paisible, qui avez été si « souvent les témoins des jeux de mon « enfance, et des tendres soins de la « mère la plus attentive, je vais donc vous « quitter Je vais entrer dans le monde. « Les orages vont gronder autour de moi « Ah! combien de fois au milieu de la « tempête, je regretterai vos tranquilles « abris! Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé « dans cette retraite ignorée? Pourquoi « m'avoir révélé le secret de ma nais- « sance? Ici, j'aurois vécu heureux, au- « près d'une sœur chérie..... Adélaïde, « Adélaïde, je ne t'aurois pas connue; et « de quels sacrifices ne dédommageroit pas « l'espoir de parvenir un jour..... Ah! si « je ne t'avois vue que pour mon mal- « heur..... Si ton cœur ne devoit jamais « appartenir à l'infortuné Léon..... Re- « poussons une crainte qui me donneroit « la mort. Espérons, et suivons la desti-

« née que mon devoir m'impose..... Bo-
« cages sombres, prairies émaillées, vaste
« forêt, de quel doux souvenir ne serez-
« vous pas l'objet? Puissé-je bientôt vous
« revoir avec Adélaïde! » — Jean resta rêveur sur le vieux châtaignier, ses larmes coulèrent avec abondance; il grava sur l'écorce d'un hêtre le nom d'Adélaïde, baisa les caractères qu'il venoit de tracer, et revint vers la cabane.

Marguerite étoit sur un banc, auprès de la porte; combien elle étoit oppressée! Sa vieille chèvre étoit auprès d'elle; elle avoit voulu l'emmener; mais Madeleine l'avoit conjurée de lui laisser la chèvre de sa fille bien aimée; elle la regardoit en pleurant.

Enfin le moment terrible approche. Valti paroît et veut faire partir les jumeaux pendant l'absence des habitans de la cabane, auxquels il avoit caché le moment du départ. Mais comment tromper la tendresse d'une mère? Madeleine ne

s'étoit pas éloignée; elle soupçonne le projet de Valti, elle accourt; elle se précipite au devant de Jean et de Marguerite. — « Mes enfans, s'écrie-t-elle, n'a-« bandonnez pas votre mère; vous allez « la faire mourir. Monsieur, ne m'arra-« chez pas mes enfans, arrachez-moi plu-« tôt la vie; ou s'il faut absolument qu'ils « partent, emmenez-moi avec eux, que je « ne les quitte pas; j'irai jusqu'au bout du « monde: quels soins n'aurai-je pas d'eux! « avec quel zèle je les servirois! pourvu « qu'elle les suive, leur mère sera trop « heureuse. » — Et elle tenoit serrés les habits des jumeaux qui tombent sans connaissance sur son sein.

Elle ne peut résister à des impressions si fortes; elle se trouve mal; Victor et Thadée arrivent et l'entraînent. Valti aidé d'Anna, secourent les jumeaux; et à peine ont-ils repris leurs esprits, que Valti leur assurequ 'ils reverront bientôt Madeleine, les presse et les emmène.

Ils arrivent à Agnani, y louent une voiture, font de fréquens détours, se font conduire dans différentes villes, vont jusqu'à Terracine, y changent de voiture et d'auberge, en repartent comme s'ils arrivoient de Naples, prennent le chemin de Rome, sous les noms de baron Gustave et de Victorine de Santangélo, et arrivent enfin au palais de la princesse, dont ils reçoivent l'accueil le plus tendre.

CHAPITRE XXI.

Charles et Adélaïde s'étoient empressés de se confier ce que leur avoient dit leur père et leur mère au sujet des jumeaux. Ils cherchoient mutuellement à se consoler, à soutenir leur espérance. Que n'attendoient-ils pas de la bonté de leurs parens, et du résultat des recherches qu'on leur avoit promises ! Cependant les jours s'écouloient. Ils savoient que leurs parens étoient allés à Santangélo, que Dulac et le baron de Lisberg les avoient accompagnés; on n'avoit pas voulu qu'ils fussent du voyage; ils ne doutoient pas qu'on n'eût revu les jumeaux, qu'on ne les eût interrogés; on avoit paru, au retour, avoir été très-ému, et ils n'entendoient

parler de rien. On ne leur faisoit aucune communication; on ne leur ôtoit pas l'espérance qu'on leur avoit laissée; mais on ne leur disoit rien qui pût l'augmenter. On ne prononçoit plus le nom de Jean, ni celui de Marguerite; il sembloit même qu'on évitât tout ce qui pouvoit en rappeler le souvenir. Cette précaution, cette réserve, ce silence donnoient à Charles et à Adélaïde une bien grande inquiétude, et, quelque confiance qu'ils dussent avoir dans la tendresse de leurs parens, ils n'osoient leur parler de leurs peines; cette tendresse même leur faisoit craindre que de nouvelles recherches n'eussent produit des découvertes bien peu conformes à leurs vœux.

Le comte et la comtesse d'Ellival les menèrent chez la princesse. A peine furent-ils auprès d'elle, que madame de Santangélo dit à la comtesse Caroline et à madame d'Amance, qui avoit accompagné sa fille, qu'elle alloit leur présenter deux

de ses parens, un jeune homme et sa sœur, qui avoient perdu leur père et leur mère, et qu'elle avoit vivement désiré d'avoir auprès d'elle. — « Mesdames, je vous de- « mande vos bontés pour eux, ils feront « tout pour les mériter; ce sont deux ju- « meaux qui se ressemblent beaucoup. » —A ces mots de deux jumeaux, Charles et Adélaïde furent étonnés; mais leur surprise fut bien plus grande encore, lorsqu'on annonça le baron Gustave et la baronne Victorine de Santangélo, et qu'ils virent entrer Jean et Marguerite, sous des habits bien différens de ceux qu'ils leur avoient vus dans les jardins du château de la princesse. Les quatre jeunes gens rougirent, et éprouvèrent un embarras extrême. Cependant l'accueil que fit la famille d'Ellival à Victorine et à son frère, les rassura tous les quatre; et, au milieu de la grande incertitude dans laquelle on les laissa, ils éprouvoient une joie secrète qu'ils avoient bien de la peine à contenir, et qui n'em-

bellissoit pas peu leurs traits et leur physionomie. Ils s'entretinrent, sous les yeux de leurs protecteurs, avec bien de la réserve, mais avec un contentement d'autant plus vif, que rien ne paroissoit les empêcher d'espérer qu'ils pourroient se revoir souvent. Combien ils se félicitèrent intérieurement des heureuses circonstances qui avoient lié la famille d'Ellival à l'excellente princesse! Charles s'assit à côté du jeune baron, et Adélaïde à côté d'Alphonsine. Mais ces jeunes amans n'avoient même pas besoin de se regarder pour s'entendre. On fit sentir bien aisément à Charles et à Adélaïde combien leur discrétion étoit nécessaire à la sûreté des jumeaux, et combien il importoit à cette même sûreté que tout le monde ignorât qu'ils avoient été élevés dans une forêt, qu'ils avoient porté le nom de Jean et de Marguerite, qu'ils avoient reçu des leçons d'un ermite, et qu'on les avoit vus dans le château de Santangélo. Quelle

réserve ne promirent pas à ce sujet Charles et Adélaïde ! Et, après l'éducation qu'ils avoient reçue, rien dans le monde n'auroit pu les faire manquer à une parole donnée.

LETTRE

De Léopoldine à mademoiselle.....

« Ma chère amie, tu as toujours été la « confidente de mes pensées les plus se- « crètes. J'ai besoin plus que jamais de « te les communiquer. Je crains que tes « conseils, tes encouragemens, ou tes « consolations, ne me soient bientôt très- « nécessaires. Je t'ai déjà parlé plusieurs « fois du comte Charles d'Ellival. Tu l'as « vu, et tu n'a pas été étonnée de l'amour « qu'il m'a inspiré. Tu sais le grand et « difficile projet que j'ai formé de me « faire aimer de lui, et de l'amener à « m'offrir sa main. Je ne négligerai rien « pour y parvenir; et plus j'éprouverai « de difficultés, et plus je réunirai d'ef- « forts. Ma tendresse, mon intérêt, mon « amour-propre, tout m'y porte avec

« force. Tu connois mon caractère et les « vaines tentatives que j'ai faites dans « plusieurs circonstances pour en vaincre « la violence. Malheur à la rivale qui blesseroit mon orgueil et l'emporteroit sur « moi ! Charles va très-peu chez ma mère, « malgré notre parenté. Ma mère me conduit très-rarement chez la comtesse « d'Ellival, et, avec quelque politesse que « nous soyons reçus par la comtesse Caroline, sa mère et son mari, il y a dans « leurs manières à notre égard, une sorte « de retenue qui ne peut qu'engager ma « mère à diminuer plutôt qu'à augmenter « le nombre de ses visites. J'ai donc eu « jusqu'ici très-peu d'occasions de voir « le comte Charles, qui d'ailleurs sort « très-souvent de chez sa mère aux heures « où elle reçoit. Mais voici le temps des « plaisirs et des réunions extraordinaires. « Nous sommes invitées, ma mère et « moi, à un concert qui doit être très-« brillant, et où le comte Charles doit se

« trouver. J'y chanterai, et j'espère n'être
« pas moins applaudie qu'à l'ordinaire.
« Nous verrons l'impression que je pro-
« duirai sur le jeune philosophe. Je t'é-
« crirai dès le lendemain. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Le concert que je t'avois annoncé « avoit réuni une nombreuse assemblée. « Le comte Charles y a accompagné ses « parens. Il est venu à moi avec sa po- « litesse ordinaire, mais m'a bientôt quit- « tée pour aller saluer plusieurs dames « de sa connoissance. J'ai chanté deux « grands airs. Le premier renfermoit les « passages les plus difficiles; j'ai tâché de « développer toutes les resources de ma « voix, et de montrer que j'étois élève « des plus grands maîtres; j'ai été ap- « plaudie à plusieurs reprises, et le comte « Charles s'est réuni au grand nombre « d'amateurs qui se sont empressés de « venir me faire leurs complimens. Il « n'a pas tenu à moi que Charles n'ait vu

« combien je préférois son suffrage à ceux « de tous les autres jeunes gens qui m'en- « vironnoient. Il a joué un concerto de « violon ; il l'a exécuté avec une perfec- « tion qui a ravi tous les auditeurs ; les da- « mes surtout paroissoient enchantées ; jai « cru qu'il faisoit une attention particu- « lière à la manière dont je l'ai félicité. Il « m'a beaucoup remerciée, en me par- « lant de ce qu'il a appelé mon grand ta- « lent. C'est après son concerto que j'ai « chanté mon second air. C'étoit la plainte « d'une amante abandonnée. Avec quelle « expression n'ai-je pas cherché à l'exé- « cuter! Je n'ai pas été mécontente de moi- « même. J'étois profondément émue ; j'a- « vois donné à ma voix l'accent le plus « touchant ; j'ai vu couler des larmes ; on « a voulu que je recommençasse ce mor- « ceau pathétique que j'avois fait valoir « de mon mieux ; cette seconde fois je « me suis surpassée ; je me suis abau- « donnée au sentiment qui m'entraînoit ;

« j'ai pleuré moi-même, et Charles, cé-
« dant à l'enthousiasme général, est venu
« me parler de son admiration, du ton le
« plus pénétré. Tu vois, ma chère amie,
« que je ne pouvois pas espérer un plus
« heureux succès. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Avant-hier j'ai accompagné ma mère « au spectacle. Nous étions seules dans « notre loge. Le comte Charles est venu « nous y joindre, et ne nous a quittées « qu'après nous avoir conduites jusqu'à « notre voiture. La pièce qui étoit très- « intéressante, l'a beaucoup occupé. Il « nous exprimoit, dans les entre-actes, ce « que la pièce et les acteurs venoient de « lui faire éprouver, avec une sensibilité, « une éloquence, un goût qui charmoient « ma mère. Attentive à tout ce qui parois- « soit le toucher le plus pendant la repré- « sentation, je m'empressois, lorsque la « toile étoit baissée, de prévenir les obser- « vations qu'il alloit nous faire, de louer « ce qu'il alloit louer, de montrer com- « bien j'étois affectée de ce qui l'avoit le

« plus ému. Je suis parvenue à cacher « assez bien cet empressement. Je parlois « peu, mais toujours dans le sens que je « prévoyois qu'il alloit suivre. J'espère que « même, sans s'en douter, il aura été assez « content de Léopoldine. Il paroissoit « quelquefois étonné de mes réflexions, « et surtout des marques de sensibilité « que j'avois l'air de laisser échapper « comme malgré moi. Au reste, il a été « très-aimable; et lorsque ma mère et « moi, nous avons été seules, elle ne ces- « soit de m'en parler; j'écoutois ma mère « avec bien du plaisir; mais il faut cepen- « dant que je veille sur ma tête. J'en ai « besoin pour le succès de mon projet. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Nous sommes allées, ma mère et « moi, à un grand bal. Mon frère nous « y a accompagnées. L'espoir que j'avois « d'y voir le comte Charles n'a pas été « trompé. J'ai beaucoup dansé. J'étois « entourée d'adorateurs très-empressés. « Charles est venu me prendre. Il m'a té- « moigné beaucoup d'égards; mais quelle « funeste découverte j'ai faite! Sa mère « étoit venue avec la princesse de Santan- « gélo, à qui on dit qu'elle est très-attachée. « La princesse avoit avec elle deux parens « de son nom, un frère et une sœur qu'elle « aime comme ses enfans. La sœur, que « l'on nomme Victorine, paroît avoir beau- « coup plu à Charles. Il ne s'en est pres- « que jamais éloigné, a dansé plus d'une « fois avec elle, et même, en dansant avec

« moi, il ne cessoit de chercher des yeux « Victorine. En vain lui parlois-je avec « l'affection d'une cousine ; en vain cher- « chois-je à captiver son attention : il me « répondoit de la manière la plus propre « à satisfaire mon amour-propre ; mais « des distractions involontaires le mon- « troient tout occupé de mademoiselle « de Santangélo ; et, quoiqu'il dansât à « merveille, on voyoit bien que ce n'étoit « pas à la danse qu'il pensoit.

« Elle ne danse pas mal cette Victorine, « auprès de laquelle il paroissoit si con- « tent. Mais ton amie a toujours été admi- « rée comme une des premières danseuses « de Rome, et s'il m'a parlé de ma supé- « riorité dans ce genre, avec beaucoup « d'éloges, il m'en entretenoit bien froide- « ment. Je saurai ce que c'est que cette « Victorine, et, si je dois redouter l'effet « de ses charmes, qu'elle tremble. Ils « sauront l'un et l'autre qu'on n'offense « pas impunément Léopoldine. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Ma mère et mon père ont donné un « grand dîner à la campagne. La famille « d'Ellival y avoit été invitée. Nous nous « sommes beaucoup promenés. Charles, « qui n'avoit pas sa Victorine, m'a donné « le bras. Il exprimoit avec bien du char- « me, toutes les sensations que lui fai- « soient éprouver les paysages romanti- « ques que nous parcourions. Il a montré « tant de connoissances, un si grand « amour de la belle nature, une âme si « sensible, des affections si profondes, « que j'ai été entraînée malgré mes réso- « lutions. En vain me tenois-je sur mes « gardes, et voulois-je conserver mon « sang-froid, pour parvenir plus aisément « au but que je m'étois proposé : j'ai été

« séduite, émue, attendrie. J'ai partagé « tous ses sentimens ; une douce lan- « gueur s'est emparée de moi ; j'ai pres- « que éprouvé cette mélancolie si vantée « et que je connoissois si peu ; et j'ai joué « avec tant de naturel le rôle que j'avois « médité, que, par un effet que je n'au- « rois pas osé espérer, l'émotion si vive « qu'il me faisoit ressentir, a réagi sur « lui. Il a paru très-touché de ce que je « lui disois du bonheur de goûter en paix, « et avec un objet aussi aimé qu'estimé, « les jouissances si pures que donne la « nature champêtre, l'oubli d'un monde « trompeur, le charme de la bienfai- « sance et celui de l'amitié. J'ai cru, « d'abord, apercevoir un peu de surprise « dans ses regards ; mais j'y ai bientôt « vu de l'attendrissement ; sa voix est de- « venue d'une douceur céleste ; son cœur « palpitoit ; une douce rêverie s'est empa- « rée de lui ; un nouveau sentiment pa- « roissoit naître dans son âme ; il m'a

« même semblé sentir son bras qui pres-
« soit le mien; la rougeur qui a coloré
« mon visage n'a pas dû me nuire; et
« lorsque la compagnie s'est malheureu-
« sement approchée de nous, je crois
« que je n'avois plus rien à craindre de
« Victorine. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Le hazard et mon attention constante « à profiter de toutes les circonstances fa- « vorables à mes vues, m'avoient, je crois, « assez bien servie. Je connois, mainte- « nant, les véritables moyens d'arriver « au cœur de Charles. Dès le lendemain « de notre promenade sentimentale, je « me suis plainte de ma santé; je n'ai mis « personne dans ma confidence; je n'ai « pas même prévenu ma mère de mon « but, pour y atteindre plus sûrement. « Tu vois, ma chère amie, combien je » compte sur toi; je ne puis pas douter « de ta discrétion, et tu brûleras toutes « mes lettres. J'ai affecté un air de lan- « gueur; j'ai paru triste, rêveuse, in- « quiète; je n'ai rien négligé pour qu'on

« crût que je cherchois à cacher une peine
« secrète; on m'a témoigné des alarmes,
« on m'a questionnée; je n'ai répondu
« qu'à demi, et d'une manière très-vague.
« La famille d'Ellival est venue rendre
« visite à ma mère; j'étois dans le salon
« sur une chaise longue; ma mère a beau-
« coup parlé de ma souffrance, et a fait
« agréer mes excuses; on s'est appro-
« ché de moi, on m'a témoigné beau-
« coup d'intérêt; Charles s'est assis auprès
« de ma chaise longue; et, pendant qu'une
« conversation générale s'est établie, j'ai
« trouvé le moyen de lui en faire com-
« mencer une plus particulière avec moi.
« Ma pâleur a paru le toucher; il m'a
« demandé, d'un ton de voix très-doux,
« ce que j'avois; j'ai rougi, j'ai baissé les
« yeux, j'ai soupiré et j'ai gardé le silence;
« il a renouvelé sa demande; je l'ai remer-
« cié, j'ai souri mélancoliquement, et
« n'ai rien ajouté; il a insisté encore; j'ai
« paru hésiter. — Vous seriez, lui ai-je dit

« ensuite, la dernière personne à qui je « confierois ce que j'éprouve. — Il a eu « l'air étonné, s'est plaint d'une excep- « tion aussi défavorable pour lui. — Mon « cousin, ai-je répondu, si vous devi- « niez ce que je ressens, j'en serois vive- « ment affligée; si je vous le faisois con- « noître, je serois bien plus affligée en- « core. — Il a été troublé; je l'ai regardé « de l'air le plus affectueux; et je me suis « détournée bien vîte pour essuyer les « larmes qui devoient paroître couler bien « malgré moi.

« Le comte et la comtesse d'Ellival se « sont rapprochés de nous, bientôt après « sont sortis avec Charles, sa sœur et « madame d'Amance.

« Charles, en prenant congé, avoit l'air « embarrassé, préoccupé, ému; je crois « qu'il étoit fâché de me quitter si vîte, et « qu'il auroit désiré vivement une expli- « cation.

« Je ne suis cependant pas tranquille,

« ma chère amie; Charles voit presque
« tous les jours cette Victorine qu'on
« vante tant ; cette rivale m'inquiète ,
« m'effraye ; mais, malheur à elle, si
« mes alarmes augmentent! je recevrai
« la main de Charles, ou l'on connoîtra
« Léopoldine. »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Ce que j'ai appris des assiduités de « Charles auprès de Victorine, n'a cessé « de me tourmenter; elle payera cher ce « quelle m'a fait souffrir. Charles est venu « savoir de mes nouvelles; ma mère étoit « sortie; il s'est trouvé tête-à-tête avec « moi. J'écrivois sur ma chaise longue, « lorsqu'il est entré dans le salon. Une « pièce de théâtre étoit ouverte devant « moi. Il m'a demandé ce que je faisois; « je lui ai dit que je copiois un rôle que « je devois jouer sur le petit théâtre de « ma mère, et que j'étois déjà très-fati- « guée de mon travail. Il m'a offert de « m'aider; j'ai accepté, et je lui ai donné « à copier une portion du rôle qui com- « prenoit une lettre des plus tendres,

« adressée à l'héroïne de la pièce. J'ai ren-
« fermé dans mon écritoire cette lettre
« écrite de sa main, et je lui ai proposé
« de lire la pièce avec moi. Lorsque nous
» sommes arrivés à la scène de la décla-
« ration, il m'a semblé que le son de sa
« voix s'altéroit, que son teint s'animoit,
« qu'il me regardoit avec une expression
« plus vive; j'ai cru que le moment étoit
« venu d'achever sa défaite; j'ai lu ou
« plutôt j'ai fait ma déclaration avec l'ac-
« cent de la sensibilité la plus profonde,
« et, comme m'apercevant tout d'une coup
« que je venois de trahir mon secret,
« j'ai laissé tomber mon livre, et, cachant
« mon visage avec mes mains, j'ai fondu
« en larmes.

« Il a pris ma main, l'a serrée, l'a portée
« à ses lèvres; je triomphois; mais com-
« bien je m'abusois, ma chère amie! Il
« m'a témoigné, par quelques mots en-
« trecoupés, toute l'affection d'un parent;
« mais c'étoit de l'intérêt, et non pas de

« la tendresse ; c'étoit du respect, et non « pas de l'abandon ; c'étoit de la pitié, et « non pas de l'amour. Il étoit embarrassé, « il me plaignoit intérieurement, il souf- « froit ; mais son cœur restoit libre. Au- « cun de ses mouvemens ne m'a échappé. « Il a fait semblant de se méprendre sur « la cause de ce que j'éprouvois ; il a tout « rapporté à ma mauvaise santé ; et lors- « que mon orgueil blessé m'a ramenée à « un calme apparent, il m'a traitée comme « une sœur chérie dont il désiroit vive- « ment le rétablissement ; mais rien ne « dévoiloit l'amant, mais rien ne s'adres- « soit à l'amante.

« Il a pris congé. Son départ m'étoit « nécessaire. J'étois furieuse, et je ne pou- « vois plus me contenir. Peut-être dans « ce moment, me suis-je dit, va-t-il aux « pieds de Victorine révéler ma honte, « et se faire un mérite de ses mépris. Léo- « poldine outragée ; non, rien ne pourra « les dérober à ma vengeance. Ou Charles

« me donnera la main, ou Victorine « éprouvera les terribles effets d'une haine « implacable; elle connoîtra les fureurs « de l'amour.

« Les traits dont j'ai voulu me servir « contre Charles, sont retombés sur moi; « ils m'ont profondément blessée. Ce ne « sont plus un goût léger, un caprice, un « amour-propre exalté, une ambition for- « tement excitée, qui me font désirer de « voir Charles me rendre les armes. Le « dépit a allumé dans mon âme tous les « feux de l'amour. Si ma rivale l'em- « porte, elle est perdue. »

LETTRE

Lettre du comte Rodolphe d'Ellival à Léopoldine sa sœur.

« Tous mes efforts ont été vains, ma « chère sœur : Adélaïde est très-belle « et très-aimable ; sa fortune sera d'ail- « leurs très-considérable ; j'ai suivi tes « conseils, je n'ai rien négligé pour cher- « cher à lui plaire. Elle m'a fort bien traité, « pendant tout le temps où elle n'a vu, « dans mon empressement auprès d'elle, « que l'expression de l'amitié d'un parent ; « mais, dès que j'ai voulu y joindre la dé- « claration d'un sentiment plus tendre, « elle m'a répondu en si peu de mots, et « avec tant de froideur, que je n'ai dû con- « server aucune espérance de succès.

« Depuis ce moment, elle a évité avec « le plus grand soin de se trouver seule

« avec moi; et, ce qui console un peu « mon amour-propre, c'est que l'on dit « qu'elle a déjà fait un choix. On prétend « que le jeune baron de Santangélo est « celui qu'elle préfère, et que le comte et « la comtesse Caroline d'Ellival voient « sans peine les assiduités du baron. J'ai « donc renoncé aux démarches que tu « m'avois engagé à entreprendre. J'en « suis fâché pour tes projets; je les aurois « favorisés de mon mieux, si j'avois pu « avoir quelques succès auprès d'Adélaïde. « Mais je ne serai jamais assez amoureux « pour faire changer l'inclination d'une « personne du caractère de ma cousine. « Puisse-tu être plus heureuse que moi, « et ne pas rencontrer, comme ton frère, « un cœur déjà asservi! Je t'écris de la « campagne où je suis venu chasser pen- « dant quelques jours, et oublier, au mi- « lieu des forêts, les charmes de la belle « Adélaïde. Je t'en demande pardon; « mais je suis bien plus content à la tête

» de mes chasseurs, qu'occupé, dans un « salon, à tâcher d'exprimer une feinte « tendresse à une femme qui ne daigne- « roit pas m'écouter. Tu sais que je n'aime « que les conquêtes faciles. »

AUTRE LETTRE

Du même à la même.

« Ma chère sœur, tu vas être bien étonnée. Je crois que je suis véritablement amoureux. La princesse de Santangélo est venue, avec le baron Gustave et la jeune baronne qu'elle traite comme ses enfans, passer quelques jours chez madame..., son amie, dont le château est très-voisin du nôtre. Tu sais que je suis fort lié avec le fils de cette dame. Le hazard a fait que je suis allé hier au soir lui faire une visite, ainsi qu'à sa mère. On étoit dans le jardin. J'ai vu mademoiselle de Santangélo, et j'ai éprouvé une émotion qui m'étoit encore inconnue. Elle est aussi belle qu'Adélaïde, et chacun de ses regards, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, ont porté

« dans mon âme un trouble extraordi-
« naire. Je n'ai pu lui parler qu'un mo-
« ment ; mais elle m'a répondu avec une
« grâce, une naïveté et une politesse qui
« m'ont enchanté. On m'a invité à dîner
« pour aujourd'hui. Je vais partir ; je se-
« rois trop fâché de ne pas arriver à l'heure
« où je puis espérer de voir mademoiselle
« de Santangélo. Je t'écrirai plus au long
« demain matin.

AUTRE LETTRE

Du même à la même.

« Ton frère n'est pas heureux, ma chère « sœur. A peine ai-je été arrivé chez ma- « dame....., que mademoiselle de Sant- « angélo est venue dans le salon, où l'on « étoit déjà réuni. Je me suis approché « d'elle. Elle a été très-gaie et très-polie « avec moi. On est allé à la promenade. « J'ai voulu profiter d'un moment où je « me suis trouvé auprès d'elle, et un peu « loin du reste de la compagnie, pour « lui faire connoître le pouvoir que sa « beauté avoit exercé sur moi, dès le pre- « mier moment où je l'ai vue. Combien « j'ai été puni de mon étourderie ! Elle « m'a regardé à l'instant, d'un air si étonné « et si calme, que j'en ai été confondu. « Je ne comprends pas ce qu'est devenue

« tout d'un coup cette hardiesse que j'ai
« eue auprès de tant de femmes, et qui
« ne m'a pas toujours très-mal réussi. Je
« suis resté plein d'embarras et de confu-
« sion ; elle a rejoint la princesse sans me
« dire un seul mot, et, jusques à mon
« départ, je n'ai pas eu un seul moment
« le courage de me rapprocher d'elle.
« Heureusement mes affections ne sont
« pas aussi profondes, ni par conséquent
« aussi durables qu'elles sont vives. Je ne
« sais pas ce qu'auroit pu devenir mon
« inclination pour Victorine; mais m'en
« voilà, je crois, délivré. Aucune chaîne
« ne peut convenir à ton frère; c'est le
« plaisir seul qu'il doit chercher. Je re-
« nonce à Victorine, comme à Adélaïde.
« Je ne veux plus m'exposer à de nou-
« veaux dangers. Ma mère avoit paru
« désirer que je fisse ma cour à ton amie
« Constance de Salini. Elle est très-jolie,
« et je ne l'ai jamais vue qu'avec un très-
« grand plaisir. Peut-être même seroit-

« elle moins difficile que Victorine et
« qu'Adélaïde. Il m'a semblé quelquefois
« que je pourrois espérer de lui plaire ;
« mais je ne veux aucun attachement sé-
« rieux. Mon indépendance me devient
« chaque jour plus chère, et sa conserva-
« tion sera dorénavant l'objet de tous mes
« vœux. »

LETTRE

De Saint-Marc, valet-de-chambre du comte Rodolphe, à son maître.

Monsieur le comte,

« J'exécuterai fidèlement vos ordres. « Cette jeune personne si jolie, que vous « m'avez montrée, et à laquelle M. le « comte veut tant de bien, se nomme « Pauline. Elle est fille d'un riche culti- « vateur nommé Valti. L'habitation de « son père n'est pas loin de Rome. Je vais « tâcher de la voir, de lui parler, et de « l'engager à accepter les bienfaits de « M. le comte. »

AUTRE LETTRE

Du même au même.

« J'ai rencontré la belle Pauline seule,
« dans une prairie voisine de l'habitation
« de son père. Je lui ai parlé de vous,
« de l'hommage que vous rendiez à sa
« beauté, du vif désir que vous aviez de
« lui prouver votre admiration et votre
« attachement, du projet que vous aviez
« formé de la faire jouir du sort le plus
« heureux, de partager avec elle votre
« immense fortune. Je lui ai vanté vos
« bonnes qualités, je lui ai dit qu'elle
« auroit pour adorateur le plus bel homme
« des environs de Rome ; je n'ai rien né-
« gligé pour la séduire ; j'ai fait briller
« l'or à ses yeux ; je lui ai offert un de vos
« diamans. Elle a été long-temps sans me
« comprendre, ce qui m'a donné la faci-

« lité de lui dire tout ce que je désirois « qu'elle sût. Mais à peine a-t-elle en- « trevu le but de ma démarche, que, « rouge de colère, ne parlant de M. le « comte qu'avec indignation, et me trai- « tant avec un grand mépris, elle s'est « empressée de me quitter, et, sans se « retourner, s'est enfuie en courant vers « la maison de son père. J'essaierai, si je « le puis, une nouvelle tentative; mais « je crains bien que tous mes efforts ne « soient vains, et même je n'espère pas « de pouvoir lui parler une seconde fois. »

AUTRE LETTRE

Du même au même.

Monsieur le comte,

« Je suis allé bien des fois auprès de la « maison de Valti ; j'ai attendu long-temps « sur les différens chemins qui y aboutis- « sent. Je n'ai jamais pu voir Pauline ; et, « d'après ce que j'ai appris de son carac- « tère, je ne dois pas espérer d'être plus « heureux. D'ailleurs elle aime un beau « jeune homme qu'elle est sur le point « d'épouser. »

AUTRE LETTRE

Du même au même.

« Je vous obéirai, M. le comte ; mais « l'entreprise est périlleuse, et peut-être « serai-je long-temps sans pouvoir la « tenter. N'importe, je ferai tout pour « mériter la continuation de la protection « de M. le comte. J'ai parlé aux deux « hommes qu'il m'a toujours été si facile « de gagner avec de l'argent. Ils sont de « bonne volonté ; je compte sur leur zèle « et sur leur discrétion. »

AUTRE LETTRE

Du même au même.

« L'entreprise a bien mal réussi. J'écris « à M. le comte, de Civita-Vechia, où je « me suis réfugié avec les deux hommes « dévoués à la volonté de M. le comte. « Je viens de les payer, et chacun de nous « va se rendre à Rome, seul, déguisé, « et par des chemins détournés. Ils ont « fait leur devoir. J'ose assurer M. le « comte que j'ai fait le mien; mais il a « fallu céder à une force supérieure. Voici « le résultat fidèle de ce qui s'est passé.

« J'étois parvenu à découvrir qu'il y a « trois jours, Pauline devoit aller seule « chez une malade de ses voisines, et « qu'elle n'en reviendroit qu'à l'entrée de « la nuit. Il n'y a pas loin de la maison de « cette femme chez Valti; mais le chemin

« passe dans un petit enfoncement en-
« touré d'arbres, et où plusieurs sentiers
« se croisent. C'est là que nous avions
« décidé de nous mettre en embuscade,
« avant la fin du jour. Nous nous y som-
« mes rendus séparément et de divers
« côtés. Nous avons caché nos chevaux
« derrière des buissons, et nous nous
« sommes cachés nous-mêmes. Le soleil
« étoit couché depuis quelque momens,
« lorsque j'ai entendu marcher vers nous;
« c'étoit Pauline : elle s'avançoit assez vîte.
« Je l'ai laissée passer, et à l'instant je l'ai
« saisie par derrière. Elle a jeté un grand
« cri; mais mes deux compagnons ont
« paru; ils sont très-forts; je tenois les
« bras de Pauline; ils sont parvenus aisé-
« ment à nouer autour de sa bouche un
« mouchoir qui l'empêchoit de se faire
« entendre, à lier ses mains, et à l'attacher,
« malgré toute sa résistance, sur le devant
« de mon cheval. Nous n'avons vu per-
« sonne autour de nous, et nous nous

« sommes empressés de gagner, au grand
« galop, un bois voisin, dans lequel nous
« avons résolu d'attendre que la nuit fût
« devenue plus obscure. Nous allions en
« conséquence nous enfoncer dans le plus
« épais de la forêt, nous félicitant de l'heu-
« reux succès de notre entreprise, et tâ-
« chant de calmer le désespoir de Pauline,
« qui ne cessoit de proférer de sourds
« gémissemens, lorsque, par un de ces
« hasards qui déconcertent les projets en
« apparence les mieux combinés, quatre
« hommes, qui traversoient le bois, se
« sont montrés très-près de nous. J'ai
« frémi, en reconnoissant parmi eux
« Valti, qui, s'écriant, *ma fille*, a saisi
« avec la rapidité de l'éclair la bride de
« mon cheval, a levé sur ma tête le lourd
« bâton qu'il avoit à la main, et dont je
« n'ai pu éviter le coup qu'en me jetant
« par terre, a délié sa fille, l'a remise
« dans les bras d'un grand jeune homme
« qu'il a nommé Germain, et dont la

« colère étoit dans ce moment la fureur « d'un lion irrité, et a couru sur moi « pour me faire ressentir les plus ter- « ribles effets de sa vengeance. Heu- « reusement mes deux compagnons, ar- « més de leurs pistolets, sont parvenus à « me dégager. Je suis remonté sur mon « cheval ; mais ne pouvant pas espérer « d'enlever de nouveau Pauline, et crai- « gnant que si, en prolongeant une lutte « inégale, nous étions pris par Valti, « Germain et leurs deux amis, dont une « sorte de rage triploit les forces, M. le « comte ne fût compromis, nous nous « sommes dérobés, par une prompte fuite, « au terrible danger qui nous menaçoit. « Pressant nos chevaux le plus possible, « nous sommes sortis de la forêt ; et, nous « détournant beaucoup ensuite, pour dé- « router ceux qui auroient voulu nous « poursuivre, nous avons pris le chemin « de Civita-Vecchia, où nous venons d'ar- « river. »

LETTRE

De Constance de Salini à Léopoldine d'Ellival.

« Je suis bien heureuse, ma chère amie ;
« d'avoir pu résister au penchant qui m'en-
« traînoit vers le comte Charles. Combien
« j'éprouverois de tourmens, en apprenant
« chaque jour la cour assidue qu'il fait à
« mademoiselle Victorine de Santangélo !
« Mais la raison seule ne m'auroit peut-
« être pas sauvée. C'est un nouveau sen-
« timent qui m'a préservée de celui que,
« sans le savoir, le comte Charles alloit
« m'inspirer. Tu vas peut-être croire que
« c'est ton frère que je préfère. Il est as-
« surément très-aimable, et quelquefois
« j'aurois pu croire que je ne lui déplaisois
« pas. Mais son caractère est trop léger,
« et ses affections sont trop inconstantes.

« J'aurois eu, à chaque instant, une nou-
« velle rivale à redouter; et, si ce qu'on dit
« de lui est fondé, combien de goûts pas-
« sagers et bien extraordinaires auroient
« rendue Constance malheureuse! C'est
« un autre objet qu'elle préfère en secret.
« Mais quel est le sentiment que je n'au-
« rai pas toujours besoin de confier à ton
« amitié?

« Tu trouveras peut-être ce que je vais
« t'avouer bien extraordinaire; mais je
« ne te veux rien cacher.

« Te souviens-tu de ce que je t'ai écrit,
« il y a quelque temps, au sujet d'un
« voyage que j'avois fait avec ma mère,
« d'une course dans une vaste forêt, d'un
« grand château ruiné que nous avions
« visité, d'un jeune bûcheron nommé
« Jean, dont la figure, la démarche, la
« manière de s'exprimer, étoient si re-
« marquables. J'ai cru le voir la semaine
« dernière dans une nombreuse réunion;
« il a été annoncé sous le nom de baron

« Gustave de Santangélo ; j'ai cru recon-
« noître ses traits, sa physionomie, sa
« taille ; et, lorsque me trouvant auprès
« de lui, je l'ai entendu parler, le son de
« sa voix m'a paru le même que celui
« de la voix du jeune bûcheron. J'ai bien-
« tôt cependant rejeté une idée qui ne
« pouvoit avoir aucun fondement ; et,
« d'ailleurs, en l'écoutant plus long-temps
« et en l'examinant avec plus d'attention,
« j'ai trouvé aisément que la ressemblance
« de Jean et du baron n'étoit pas aussi
« grande qu'elle me l'avoit paru au pre-
« mier coup d'œil. Le baron est plus grand ;
« son teint est plus blanc, ses traits sont
« plus délicats, ses mouvemens ont plus
« de grâce, sa conversation annonce une
« instruction que Jean ne peut pas avoir,
« et l'on disoit autour de lui qu'il étoit
« arrivé très-récemment du royaume de
« Naples où il avoit été élevé. Mais ce
« sentiment que Jean avoit fait naître dans
« mon âme, lorsque je l'avois rencontré

« au milieu des ruines de la forêt, s'est « ranimé, dès le premier moment où j'ai « vu, en quelque sorte, son portrait vi- « vant dans la personne de M. de Santan- « gélo. Ce charme, que la présence de « Jean m'avoit fait éprouver, je l'ai res- « senti en voyant le baron ; l'expression « de ses regards m'a touchée ; le son de « sa voix, l'élégance de ses manières « m'ont enchantée, et je me suis aban- « donnée au doux penchant qui m'entraî- « noit, avec d'autant moins de résistance « que tout le monde fait l'éloge du carac- « tère et des belles qualités du baron. Si « l'attachement que j'avois commencé de « ressentir pour Jean, ne s'étoit pas dis- « sipé, j'aurois été obligée de le com- « battre ; toutes les convenances favori- « sent au contraire celui que j'ai pour « Gustave. Mais cependant, ma chère « amie, ne trouveras-tu pas que je suis « imprudente? M. de Santangélo est en- « core bien jeune ; mais n'auroit-il pas

« déjà fait un choix ? Me distinguera-t-il ?
« M'aimera-t-il ? La princesse qui lui
« sert de mère consentira-t-elle à mon
« union avec lui ? Je serai peut-être bien
« malheureuse. Je n'ai encore vu le baron
« qu'une fois. Personne ne me l'a pré-
« senté. Il ne m'a point parlé. Peut-être
« avant peu le rencontrerai-je de nou-
« veau. Ne renonçons pas trop tôt à l'es-
« pérance. Combien je désire d'avoir
« bientôt à t'annoncer quelque chose
« d'heureux pour ton amie ! »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Madame..... a donné un grand bal.
« J'y ai accompagné ma mère. On jouoit
« dans les pièces voisines du salon où l'on
« dansoit. Ma mère a commencé une
« partie. Je suis restée dans le salon de
« danse. Le baron de Santangélo y est
« venu. Il a conduit, auprès de l'endroit
« où j'étois, une demoiselle avec qui il
« venoit de danser. Une place est restée
« vide entre cette demoiselle et moi. Il
« s'y est assis, en me faisant une profonde
« révérence ; mais à peine a-t-il eu jeté
« les yeux sur moi, qu'il a paru frappé ;
« il a eu bien de la peine à cacher le trou-
« ble qu'il éprouvoit ; je l'ai partagé, et
« je dois t'avouer qu'il s'y est mêlé une
« joie bien douce ; il sembloit vouloir et

« ne pas oser m'exprimer ce qu'il res-
« sentoit ; sa physionomie étoit très-gra-
« cieuse, mais animée ; une sorte d'em-
« barras le retenoit ; il m'a adressé quel-
« ques questions très-vagues et très-res-
« pectueuses ; mais combien il m'étoit
« aisé de voir que ce qu'il me disoit n'étoit
« pas ce qu'il vouloit me dire ! Tout me
« paroissoit prouver que l'amour venoit
« de le blesser, et ton amie étoit si heu-
« reuse, qu'elle n'avoit plus d'autre crainte
« que celle de trop montrer son bonheur.
« Une dame s'est approchée de moi, m'a
« nommée, m'a demandé des nouvelles
« de ma mère. Le trouble du baron s'est
« augmenté. Il est devenu très-rouge,
« hésitoit à chaque mot qu'il vouloit me
« dire ; le désordre de ses pensées étoit
« dans ses paroles. Combien j'étois con-
« tente ! Il avoit donc commencé de m'ai-
« mer, avant de connoître ma famille et
« mon rang. Il lui avoit suffi de me voir ;
« un seul de mes regards avoit touché son

« cœur. Toutes mes espérances n'étoient-
« elles pas surpassées ? Je lui ai parlé de
« la princesse, du voyage qu'il venoit de
« faire, du pays d'où il arrivoit. Insensi-
« blement sa conversation a été d'autant
« plus agréable, qu'il vouloit paroître
« chercher à faire oublier ce qu'il n'avoit
« pas pu cacher de sa première agitation.
« On auroit dit qu'il craignoit que ce qu'il
« venoit d'éprouver ne m'eût déplu. Ah !
« s'il avoit lu dans mon cœur, combien
« il auroit été rassuré ! Nous avons dansé
« ensemble. Jamais je n'ai dansé avec plus
« de plaisir. Mais à peine m'avoit-il rame-
« née à ma place, que ma mère m'a fait
« dire d'aller la joindre, parce qu'elle
« alloit partir. Puisse le baron se plaire
« autant que moi à rappeler cette soirée ! »

AUTRE LETTRE

De la même à la même.

« Je viens, ma chère amie, d'échapper « à un bien grand danger. Mais combien « je bénis l'issue de l'événement qui auroit « pu m'être si funeste ! Ma mère m'avoit « permis d'aller me promener à cheval « avec deux dames de sa connoissance. « Nous étions à une assez petite distance de « Rome. Le cheval qu'on m'avoit donné, « et qu'on avoit, sans le vouloir, bien « mal choisi pour ton amie, s'est effrayé, « s'est emporté, a pris le mors aux dents, « a résisté à tous les efforts que j'ai faits « pour le retenir, et alloit me jeter dans « un marais qui bordoit la route, lors- « qu'un cavalier qui venoit à nous, suivi « de deux domestiques, s'est précipité de « dessus son cheval, a sauté avec audace

« à la bride du mien, l'a arrêté, et m'a « sauvé la vie.

« Juge de ma reconnoissance et de ma « joie, lorsque j'ai reconnu dans mon « sauveur le baron de Santangélo. On s'est « empressé autour de moi. On a cherché « à dissiper mon effroi. On y est parvenu « bien aisément. Ma satisfaction étoit trop « vive, pour que je pusse conserver au- « cune autre impression. Combien j'ai « tâché de témoigner ma gratitude au « baron ! Ce que je disois l'auroit mal ex- « primée. Mais mon émotion, l'accent de « ma voix, mes regards, tout lui montroit « combien j'étois heureuse de lui devoir « la conservation de mes jours, et peut- « être plus encore que ma vie. Il a voulu « que je montasse sur son cheval qui est « fort doux ; il a pris celui d'un de ses « gens, et, ne cessant pas un seul instant « d'être auprès de moi, de veiller sur « tous les mouvemens de mon cheval, et « de les modérer, il m'a accompagnée

« jusque chez ma mère, et ne m'a quittée
« que lorsque les dames avec qui j'étois
« sortie et moi, nous avons été dans le
« vestibule, et que je l'ai eu tout-à-fait
« tranquillisé sur les suites d'un événement
« qui auroit pu être aussi malheureux pour
« ton amie, qu'elle le trouve heureux.
« J'aurois bien voulu engager le baron à
« venir recevoir les remercîmens de ma
« mère; mais je le désirois trop, pour le
« lui proposer. »

LETTRE ANONYME

Adressée à mademoiselle Victorine de Santangélo.

« Mademoiselle, celle qui vous écrit « n'a pas l'avantage d'être connue de vous; « mais l'éloge qu'elle ne cesse d'entendre « faire de votre caractère, lui a inspiré « un très-grand intérêt pour votre bon- « heur. C'est cet intérêt qui l'oblige à « vous faire parvenir une lettre qu'il est « bien important pour vous de connoître. « M. votre frère vous dira aisément, en « la voyant, par qui elle a été écrite. Ne « cherchez pas, mademoiselle, à qui elle « a été adressée. Il devra vous suffire de « savoir qu'elle est entièrement de la main « du jeune comte de qui personne n'ignore « le feint empressement auprès de vous. « Elle vous montrera la confiance que

« vous devez avoir dans ce qu'il pourra
« chercher à vous exprimer. Vous feriez
« de vains efforts pour découvrir le nom
« de celle qui a cru devoir vous révéler
« la conduite du comte ; mais ne doutez
« pas, mademoiselle, ni de sa véracité,
« ni de son envie de vous servir. »

CHAPITRE XXII.

A la lettre anonyme, étoit jointe la déclaration si tendre que le comte Charles avoit copiée pour sa cousine Léopoldine d'Ellival, le jour où il l'avoit trouvée occupée d'un rôle qu'elle devait jouer.

Dès que Victorine eut lu la lettre et la déclaration, elle fallit à s'évanouir. Reprenant cependant ses esprits, elle court chez son frère, le trouve seul, et lui montre, toute tremblante, le paquet que l'on venoit de lui remettre. Le baron avoit eu occasion de voir quelquefois de l'écriture de Charles; il en avoit reçu plusieurs billets. A peine a-t-il jeté les yeux sur la déclaration, qu'il pâlit; il veut cependant douter encore de l'inconstance de

Charles ; il examine avec attention l'écriture ; mais plus il la regarde, plus il se confirme dans l'idée que c'est celle du jeune comte. Il embrasse sa sœur ; il tâche de la consoler, mais il fait entendre inutilement la voix de l'amitié la plus dévouée. Victorine immobile, toute en larmes, et livrée au chagrin violent qui vient de s'emparer d'elle, regarde son frère avec tendresse, mais avec l'abattement de la douleur sans espoir.

Santangélo relit la déclaration et la lettre. Cette déclaration paroît dictée par un amour brûlant, mais elle est bien vague. Comment celle à qui elle a été adressée se seroit-elle déterminée à l'envoyer ? et comment une autre femme auroit-elle pu l'avoir ? Toutes les démarches de Charles sont connues de sa famille et de ses amis ; ses principes ne le sont pas moins ; il n'auroit témoigné un amour aussi vif qu'à une personne digne de ses hommages, et à qui il se seroit fait hon-

neur de chercher à plaire. Sa délicatesse et le respect qu'il auroit eu pour elle, ne lui auroient pas permis d'employer, pour parler de sa tendresse, des expressions semblables à celles de la déclaration. Il auroit signé son billet, ou auroit cru ne devoir pas l'écrire; et, d'ailleurs, si l'affection que Victorine avoit paru lui inspirer avec tant de force, avoit pu se dissiper si vîte, et faire place à un nouveau sentiment, le loyal comte Charles, si digne de son père, si renommé par la pureté, par la sévérité même de ses principes, auroit-il continué de chercher à prouver à Victorine un attachement qu'il n'auroit pas ressenti? Encore la veille, sous les yeux de ses parens et sous ceux de la princesse, n'avoit-il pas eu pour Victorine ces attentions et cet empressement que peut seul inspirer un cœur bien épris? Non, Charles ne peut pas être accusé de perfidie. Si l'écriture de cette malheureuse déclaration n'a pas été contrefaite,

si cette pièce n'est pas le résultat d'une intrigue odieuse, l'existence de ce prétendu aveu s'expliquera de la manière la plus honorable pour Charles, et la plus heureuse pour lui, ainsi que pour Victorine.

Telles étoient les réflexions que faisoit tout haut le baron. Avec quelle avidité Victorine les recueilloit! qu'elle se sentoit soulagée en écoutant son frère! Elle partageoit son espérance, la rejetoit ensuite, la saisissoit de nouveau; mais enfin, entraînée par la sécurité du baron, et ne demandant qu'à rendre sa confiance au comte, elle retrouva assez de calme pour pouvoir attendre, sans trop d'impatience, le retour de son frère, qui venoit de se décider à voir Charles et à lui montrer la lettre et la déclaration que Victorine avoit reçues.

De nouvelles réflexions de la sœur et du frère changèrent cependant la résolution du baron. L'explication qu'il voulait avoir parut aux jumeaux, lorsque leur

grande agitation fut dissipée, trop peu digne d'eux et de Charles d'Ellival. Ils préférèrent d'attendre, du hasard et du temps, un éclaircissement qui ne leur paroissoit plus douteux. Victorine se retira dans son appartement presque entièrement rassurée, et le baron alloit sortir, lorsque Charles entra chez lui.

Le baron arrangeoit quelques papiers, et tenoit encore à la main la déclaration envoyée à Victorine. Charles jetant les yeux sur cette pièce, et reconnoissant son écriture. — « Par quel hasard, mon cher « ami, dit-il au baron, avez-vous entre « les mains une portion de rôle que j'ai « copiée pour ma cousine Léopoldine? « Est-ce que vous devez jouer dans la « pièce pour laquelle elle a accepté un « rôle? » — Le baron enchanté, mais voulant cacher soigneusement son plaisir, et ne rien apprendre au comte de ce qui s'étoit passé, trouva d'autant plus aisément le moyen d'expliquer comment cette copie lui étoit parvenue, mêlée par mégarde

avec d'autres papiers, que Charles n'avoit attaché aucune importance à sa question. Le comte sortit quelques momens après; et à peine fut-il hors du palais de Santangélo, que le baron courut chez sa sœur, lui répéta tout ce que Charles venoit de dire, et acheva de rendre la paix et le bonheur à sa bien-aimée Victorine. Ils ne doutèrent pas cependant que ce ne fut Léopoldine qui eût fait parvenir la déclaration à mademoiselle de Santangélo; et cette démarche, réunie avec tout ce qu'ils avoient entendu dire de la cousine de Charles, leur donna de son caractère une idée qui leur inspira des craintes. A quels excès, à quelles perfidies, la violence de ses passions, et surtout la force de sa jalousie, ne pouvoient-elles pas la porter? Ils avoient besoin de plus de prudence que jamais, et ils résolurent de ne laisser ignorer à leur excellente protectrice aucun des nouveaux sujets d'inquiétude qu'ils venoient de découvrir.

D'un autre côté, l'accident éprouvé par mademoiselle Constance de Salini, avoit été pendant quelques jours, dans Rome, l'objet de toutes les conversations. On avoit beaucoup loué le dévouement courageux du jeune baron de Santangélo; et les rapports d'âge, de naissance et de fortune qui existoient entre le baron et mademoiselle Constance, avoient fait imaginer facilement qu'un sentiment particulier n'avoit pas peu contribué à la noble et hardie démarche du baron. Constance, à qui on en parla, désiroit trop que ce bruit fût fondé, pour que ses réponses ne donnassent pas, sans qu'elle s'en doutât, une nouvelle vraisemblance à cette conjecture; et bientôt on ne douta plus, dans les cercles de Rome, du prochain mariage de mademoiselle de Salini avec M. de Santangélo.

Le baron étoit trop amoureux d'Adélaïde pour attacher la plus petite importance à ce qu'on lui dit à ce sujet. Mais

malheureusement Charlotte crut devoir faire part à Adélaïde de ce qu'elle venoit d'apprendre de ce prétendu mariage. Quelle peine cruelle comprima à l'instant le cœur d'Adélaïde, si bonne, si douce, si aimante! Sa raison et son amour lui disoient que cette nouvelle étoit fausse, que Jean ne pouvoit pas lui être infidèle. Mais ce qu'on lui avoit rapporté de l'assiduité du baron auprès de Constance, dans un des derniers bals, l'empressement avec lequel on assuroit qu'il avoit exposé sa vie pour sauver celle de mademoiselle de Salini, et tous les détails qu'on ajoutoit sur leur prochaine union, étoient des preuves qu'aucune considération ne lui paroissoit pouvoir détruire. Son trouble étoit extrême, la douleur l'accabloit, et elle n'osoit parler de son horrible inquiétude, ni à sa mère, ni à son père, ni même à son frère chéri. Elle condamnoit trop ses alarmes, lorsqu'elle pouvoit surmonter un moment sa terrible agitation,

pour oser les confier ; elles pesoient sur son cœur, sans qu'aucune main amie pût le soulager.

Lorsque le baron étoit auprès d'elle, elle étoit quelquefois entièrement rassurée, et son âme se rouvroit à la joie ; mais combien il lui arrivoit souvent de payer cher ces momens de sécurité et de contentement ! Elle croyoit voir sur le visage de Jean un air rêveur, préoccupé. Le son de sa voix n'étoit plus aussi doux, son regard n'étoit pas aussi tendre ; il avoit cessé de se plaire auprès de son Adélaïde ; il ne la voyoit plus que par habitude ; la politesse seule, ou tout au plus l'amitié, dictoit ses paroles ; c'étoit auprès d'une autre qu'il brûloit de se retrouver ; c'étoit à une autre qu'il avoit donné tout son amour. Sans doute il avoit combattu, sans doute son beau caractère lui reprochoit son infidélité ; mais sa nouvelle ardeur étoit trop forte pour qu'il pût y résister. Adélaïde étoit bien malheureuse.

LETTRE

De la marquise de Florentino au comte Antoine de Volenta.

« Monsieur le comte, nos intérêts sont « étroitement liés. Je vous ai confié mes « craintes, vous les avez partagées; je ne « puis les supporter plus long-temps. Il « faut que je m'assure qu'elles n'ont au- « cun fondement; ou que je cherche et « que j'emploie avec vous les moyens les « plus efficaces et les plus prompts pour « nous en délivrer. Il y va de tous nos « projets, de notre renommée, de notre « existence. J'ai toute confiance en vous, « vous en avez en moi, aidons-nous mu- « tuellement de toutes nos forces. Nous « pouvons avoir de grands obstacles à « vaincre.

« Demain matin je pars ; je laisserai ma « fille à Rome ; je visiterai tout ; j'inter- « rogerai tout le monde ; je caresserai, « je menacerai, je séduirai, j'intimiderai ; « je n'épargnerai ni l'or, ni les promesses ; « il sera impossible de me résister ; tout « ce qu'on sait, je le saurai, et tout ce « que je découvrirai, je m'empresserai « de vous l'apprendre.

« On parle beaucoup dans Rome d'un « jeune baron de Santangélo, arrivé de- « puis peu de Naples avec sa sœur, et « pour lequel le princesse de ce nom a la « tendresse d'une mère. On dit qu'il est « très-épris des charmes de Constance, « qu'il lui a sauvé la vie, qu'il veut de- « mander sa main. Il m'a paru que ma « fille en seroit peu fâchée. Ce Santangélo « et sa sœur sont jumeaux. Tout ce qui « est jumeau me déplaît et m'effraie. J'en « rencontre partout. Venez, pendant mon « absence, voir ma fille. Faites-la causer, « elle ne sera pas sur ses gardes. Ne né-

« gligez rien pour savoir ce que c'est que « ces nouveaux arrivés. Ils m'inspirent « des soupçons, et ces soupçons sont re- « latifs à vos plus grands intérêts, ainsi « qu'aux miens. »

AUTRE LETTRE

De *la même au même.*

« Je me suis enfoncée dans la grande « forêt voisine des sources du Téverone. « J'étois à cheval, et j'avois avec moi plu- « sieurs de mes gens. J'ai eu de la peine à « retrouver le château ruiné. J'en ai par- « couru, avec beaucoup de soin, les dif- « férens appartemens; je n'ai rencontré « personne. Lorsque j'ai été dans la gale- « rie où l'on voit encore quelques vieilles « armures, j'ai couru un grand danger. « Je me suis approchée de très-près d'un « vieux bouclier, sur lequel je voyois les « armes et la devise des Florentino, et qui « étoit encore attaché à une énorme cui- « rasse. J'y ai porté la main; à l'instant la « cuirasse et le bouclier, se détachant du « mur, sont tombés sur moi, et m'auroient

« écrasée, si je ne n'avois pas eu la force « de m'élancer en arrière. Un pressenti- « ment secret m'a effrayée un moment, « mais je l'ai bientôt repoussé, et, secouant « la poussière dont j'étois couverte, j'ai « continué ma recherche.

« Je suis entrée dans une chambre où « habitoit cette dame Blanche dont les « enfans du bûcheron m'ont tant parlé. « J'étois seule dans ce moment, j'ai voulu « m'y asseoir; mais je ne sais quel trouble « m'agitoit; le jour étoit très-sombre « dans cette chambre; un reste de vieille « tapisserie paroissoit se remuer; les per- « sonnages que l'on y distinguoit encore, « sembloient se mouvoir, et les ondula- « tions de la tapisserie donnoient à leurs « regards une sorte de mouvement, d'ex- « pression et de vie. Je suis peu susceptible « de vaines terreurs, et cependant tous les « effets que je voyois me déplaisoient; j'ai « voulu les faire cesser, ou du moins en « reconnoître la cause. Je me suis levée;

« j'ai tiré avec force la tapisserie, elle a « cédé ; et sur le mur qu'elle cachoit, j'ai « vu écrit en très-gros caractères : *Priez « pour Amédée, pour Léon, et pour « Alphonsine de Florentino.*

« Je ne puis le dissimuler, j'ai été un « moment comme pétrifiée ; je me suis « empressée de sortir de cette chambre, « et je me suis avancée vers la chapelle.

« J'étois encore seule. Je suis allée vers « le sanctuaire. La vue de ces voûtes « écroulées, de ces murs lézardés, de « ces tombes brisées, de ces plantes sau- « vages soulevant les pavés, de cet autel « dégradé par le temps, m'a saisie malgré « moi. J'ai cru entendre marcher autour « du sanctuaire ; j'ai regardé par les brè- « ches, j'ai fait plusieurs pas hors de « l'enceinte, je n'ai découvert personne. « Rentrée dans la chapelle, je ne pouvois « m'empêcher de considérer, avec une « sorte de terreur, ces débris, ces cendres, « cette poussière qui m'entouroient. J'a-

« vois sous les yeux l'épitaphe d'Amédée
« et d'Aurore, et, pendant que, sans m'en
« apercevoir, je me livrois à une sombre
« méditation, des cris plaintifs se sont
« fait entendre ; j'ai frémi ; un oiseau lu-
« gubre étoit perché sur une ogyve à demi
« écroulée ; je n'ai pu parvenir à l'éloi-
« gner, et j'ai frémi encore. Un bruit
« sourd a attiré mon attention ; les mar-
« bres d'un tombeau se sont détachés,
« une partie de la maçonnerie s'est ébou-
« lée, la tombe s'est entrouverte, un
« squelette a paru, et ses ossemens ont
« semblé un moment participer aux mou-
« vemens des parois du tombeau. J'ai
« senti une secrète horreur. J'ai voulu
« m'approcher des marches de l'autel ;
« mais je tâchois en vain de rappeler mes
« forces et mon audace. Mes genoux se
« déroboient sous moi. Je me suis ap-
« puyée contre un vieux mur. J'ai lu sur
« ce mur, prêt à tomber, comme dans la
« chambre de la dame Blanche : *Priez*

« *pour Amédée, pour Léon, et pour*
« *Alphonsine de Florentino.* Et à l'ins-
« tant, étrange effet sans doute des sen-
« sations terribles et si extraordinaires que
« j'éprouvois, une voix sépulcrale a re-
« tenti dans la chapelle; elle paroissoit
« partir du fond du sanctuaire. — *Trem-*
« *ble,* ai-je entendu, *tes victimes in-*
« *nocentes se lèvent contre toi, elles*
« *t'environnent, tu ne peux échapper*
« *à la vengeance céleste.* — Tout mon
« courage m'a abandonnée. J'ai poussé
« un cri, et je suis tombée presque sans
« vie.

« Je ne sais pendant combien de temps
« a duré mon état d'insensibilité; mais
« lorsque je suis revenue à moi, je me
« suis vue au milieu de ceux de mes do-
« mestiques que j'avois amenés, et qui s'ef-
« forçoient de me secourir. Inquiets de
« ma longue absence, et, craignant que
« je n'eusse éprouvé quelque accident
« parmi les décombres, ils m'avoient

« cherchée, et m'avoient enfin trouvée
« étendue sans connoissance sur le pavé
« de cette chapelle funeste. Leur pré-
« sence m'a rendu mon assurance ordi-
« naire, et, remise de ma foiblesse, je
« me suis hâtée de quitter les ruines, et
« de revenir au village où j'avois couché.
« Lorsque j'ai été sortie de l'enceinte du
« château, j'ai cru voir de loin, sur une
« hauteur, un homme et une femme à
« cheval, qui couroient à toute bride. J'ai
« désiré un moment de pouvoir les join-
« dre ; mais ils alloient dans un sens
« opposé à ma route, et j'avois besoin
« de jouir promptement d'un peu de
« repos.

« Qui auroit pu me persuader que moi,
« dont l'esprit a toujours été si supérieur
« à toutes les craintes chimériques, et si
« libre des préjugés du vulgaire, j'aurois
« pu éprouver tout ce que j'ai ressenti
« dans ce vieux château dont le souvenir
m'est odieux ? Mais tous ces nuages sont

« dissipés. Que ne braveroit pas ma fer-
« meté? Dès demain je poursuivrai l'exé-
« cution de mon projet; j'irai à l'ermitage
« où les jeunes bûcherons ont dit qu'ils
« avoient été élevés, et je vous écrirai à
« mon retour. »

AUTRE LETTRE

De la même au même.

« J'ai eu beaucoup de peine à trouver « cet ermitage où j'espérois recueillir quel- « que renseignement. Il est maintenant « entièrement abandonné. L'autel est sans « ornemens, la cellule sans meubles, et « le jardin sans culture. Les portes même « n'en sont pas fermées. Dans un réduit « situé à côté de la cellule, quelques restes « de mauvais papiers étoient par terre « derrière des planches, où ils paroissoient « être tombés sans qu'on s'en fût aperçu. « Je les ai ramassés, dépliés, examinés « avec soin. Plusieurs n'étoient que des « brouillons, ou des essais d'écriture, « vraisemblement des jeunes bûcherons. « Mais quelle surprise n'ai-je pas éprou- « vée, en jetant les yeux sur une feuille « qui avoit dû etre réunie à d'autres; elle

« présentoit une fin de lettre, et étoit signée « *Aurore*. Je n'ai trouvé aucun indice qui « pût m'éclairer à ce sujet. Mais vous « devez avoir connu l'écriture de votre « parente ; je vous envoie ce papier. « Combien cette signature m'a fait faire « de réflexions ! Si une date y étoit réunie, « quelles lumières nous pourrions en « tirer ! Plus je pense aux objets qui nous « intéressent, et plus je suis convaincue « que la plus grande surveillance est in- « dispensable, et que nous ne devons « négliger aucune recherche. J'irai de- « main matin à la cabane de Thadée. Il « sera bien difficile à ceux qui l'habitent « d'échapper à tous les piéges que je leur « tendrai. »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

Pages

Chapitre XV. 1
Lettre de Caroline, comtesse d'Ellival, à la princesse Charlotte. 5
Autre lettre de la même à la même. 11
Lettre de Constance de Salini à Léopoldine d'Ellival. 14
Autre lettre de la même à la même. 17
Autre lettre de la même à la même. 19
Lettre de Léopoldine d'Ellival à son frère le comte Rodolphe. 22
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte. 24
Autre lettre de la même au même. 31
Chapitre XVI. 34
Chapitre XVII. 43
Chapitre XVIII. 51
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte de..... 57
Autre lettre de la même à la même. 66
Autre lettre de la même à la même. 69
Autre lettre de la même à la même. 76
Chapitre XIX. 83
Lettre de la comtesse d'Ellival à la princesse Charlotte. 89
Chapitre XX. 101
Chapitre XXI. 119

Pages
Lettre de Léopoldine à mademoiselle... 115
Autre lettre de la même à la même. 118
Autre lettre de la même à la même. 121
Autre lettre de la même à la même. 123
Autre lettre de la même à la même. 125
Autre lettre de la même à la même. 128
Autre lettre de la même à la même. 132
Lettre du comte Rodolphe d'Ellival à Léopoldine sa sœur. 136
Autre lettre de la même au même. 139
Autre lettre du même à la même. 141
Lettre de Saint-Marc, valet-de-chambre du comte Rodolphe, à son maître. 144
Autre lettre du même au même. 145
Autre lettre du même au même 147
Autre lettre du même au même. 148
Autre lettre du même au même. 149
Lettre de Constance de Salini à Léopoldine d'Ellival. 153
Autre lettre de la même à la même. 158
Autre lettre de la même à la même. 161
Lettre anonyme adressée à mademoiselle Victorine de Santangélo. 164
Chapitre XXII. 166
Lettre de la marquise de Florentino au comte Antoine de Volenta. 175
Autre lettre de la même au même. 178
Autre lettre de la même au même. 185